

Maléfice, première année

Le portrait

Ses mains couraient sur le support, décalées, rapides ; ses doigts jouaient avec les douces notes de cette musique sourde, calquant les émotions de cet instant magique et éphémère pour fixer cette minute, figée pour l'éternité, pour l'humanité. Ses yeux vagabondaient sans relâche, recherchant les imperfections, pour les retranscrire en une beauté sublime et divine, Aphrodite revenue sur Terre pour satisfaire le rêve humain. Les courbes, les pâles reflets, le bleu du ciel qui l'inondait, les lents mouvements du vent qui emporte avec lui la douceur d'une fraîcheur matinale. La lumière orangée du soleil nouveau-né, bref instant magique qui donne à chaque chose un aspect transcendant, déjà s'enfuyait au-delà de l'horizon, grimpait au zénith de la voûte céleste pour gommer les ombres et ainsi révéler la totale apparence.

Il s'arrête, profitant d'un nuage pour refroidir sa vue, brouillée par sa perception fixée sur cet Eden, vierge, naturel.

Il étala les couleurs, mélangea les pigments, répartit en fine couche les styles, harmonie calme et sensible, sur les lignes de ses tracés. La symphonie prenait forme, lentement. Les notes s'agençaient, d'abord lointaines, soudain proches ; emmêlées puis limpides, cristal parfait sur cet art magique. Il souffla, ferma les yeux sur ce paysage qui se démarquait de ce monde. La nuit approchait, déjà le soleil sombrait derrière la plaine, libérant l'éclat vert, émeraude originelle, dans sa prunelle, dilatée par l'effort de cette journée.

Il se leva, son œuvre en main, la tendit devant lui, heureux et comblé. C'était parfait, tel qu'il le voulait. Il ouvrit la main, la feuille tomba lestement dans la fine main de celle qui venait de se relever.

« Merci mon amour ! » La ressemblance était parfaite, jusque dans les yeux.

Envie suicidaire

Ses larmes coulaient sur ses joues, lentement, roulaient à terre dans un éclat magnifique et cruel. Les longs sanglots vibraient dans cette salle, vide et sans vie, couvrant le silence, amplifiés par l'écho sourd des murs. Sa vue brouillée par cette eau, symbole de sa tristesse et de son malheur, lui offrait un monde de courbes vagues, inhumaines, dans cet univers de détresse. Ses jambes l'abandonnaient, fléchissaient sous un poids de nostalgie brute, de rancœur, lourde douleur de ses souvenirs, reflets déformés de sa vie passée face au futur hésitant. La peur grandissait, le saisissait au plus profond de lui, choix difficile qui s'imposait à lui. Son esprit balançait entre des décisions lourdes de sens, dangereuses, implacables. Le vent soufflait par la fenêtre, le soleil irradiait le lit où il se trouvait, où la sueur perlait les draps. Il sortit de sa chambre, il titubait sous l'effort. Les pièces lui semblaient étrangères, le couloir semblait couler, se déformer sous la pression de la peine qu'il ressentait. Son cœur le lançait, comme percé par une lance ardente, et chaque pas lui coûtait de profonds efforts.

Il poussa la porte, lourdement. Il s'avança, lentement. Il ouvrit la mallette de cuir, sortit le lourd objet, noir, brillant, il nettoya l'objet, y inséra les fines balles, brillantes, comme de l'or et de l'argent, mêlés dans une harmonie sublime et fascinante, dîme à Charon qui voguait à ses côtés.

Assis contre la porte, respirant longuement, il plaça le canon, cala l'arme dans sa paume et pressa la détente. La balle sortit de l'arme, fendit l'air et déchira la cible, dévoilant un trou sombre d'où la fumée s'échappait. Le pistolet tomba sur le sol, il se releva, prit la boîte d'acier encore chaude, la balle l'avait transpercée. Il la jeta au loin, ouvrit la porte, éteignit la lumière.

Ouroboros

« Son ombre s'étend en silence, attendant l'heure de sa résurrection à l'aube de l'âge prochain pour à nouveau régner sur les peuples de ce monde. »

L'homme referma son vieux livre rouge, défraîchi par le temps, dont le cuir s'effritait à chaque page. Ses doigts, longs et fripés, paraissaient encore jeunes, tout comme son visage où les rides formaient de fines pattes d'amphibiens aux commissures des yeux qui seuls laissaient paraître l'âge réel du lecteur. Ses mains tremblaient, comme à chaque fois qu'il lisait ces lignes ; mais depuis peu, les soubresauts se faisaient plus rapides, plus intenses et plus longs. Il déposa le gros volume sur le socle de chêne, s'allongea et sombra dans le sommeil. Ses rêves furent agités, visités par les monstres d'un autre temps qui se nourrissaient de son esprit, l'accablaient de tortures. Son propre cri le réveilla en sursaut, la transpiration perlait sur son torse, ses draps étaient rejetés en arrière. Il se leva pour marcher un peu, pour détendre ses muscles tétanisés par les images irréelles qui le faisaient tant souffrir. Passant dans le couloir, regardant à travers les vitres, il vit des corps endormis, allongés calmement dans une quiétude tranquille. Ses pas le conduisirent aux sanitaires. L'eau était fraîche mais âpre, un mince goût d'eau de javel s'installait sur sa langue. Une fois apaisé, il retourna dans sa chambre, d'un pas lent et fatigué, retraversant le couloir que seul les faibles lumières des sorties de secours éclairaient. Ses yeux commençaient à se fermer, se fixaient dans un vide sans fin. Ses pas devenaient de plus en plus hésitant, plus lourd, trop lourd pour continuer d'avancer. Il chancela, s'appuya contre le mur pour reprendre son souffle, oppressé par le silence, un silence lourd de sens : pas une respiration, pas un ronflement. Se relevant à grand peine, il posa ses yeux sur la pendule dont les aiguilles étaient fixées sur 4H56. Le jour allait bientôt se lever ; bientôt, des hommes et des femmes s'affairaient, tels des ouvrières au centre de cette fourmilière de béton au milieu du monde, où les patients sont oubliés, lentement, pour disparaître, pour retourner à l'éther originel. Il se redressa, tituba jusqu'à sa chambre, s'assit sur son lit et considéra la fenêtre qui donnait sur le parc du lieu. Une faible lueur rouge attira son oeil, la pendule, telle une alarme, clignotait d'un rythme inhabituel, incertain. Ses yeux s'agrandirent, laissant filer le calme : 17h. La peur envahit son esprit, perdu dans cette impossibilité d'admettre ce que son regard lui renvoyait. Il se leva d'un bond, souleva le drap de son voisin qui lui offrit une image de cauchemar. Le corps vaporeux s'éleva, hurlant à la mort comme un loup que la faucheuse attrape. Le bruit sourd de son coeur lui parvint, la main sur le montant de lit, il essaya de retrouver ses esprits, de se prouver que ce rêve affreux allait prendre fin avec le tintement de l'église.

Une sirène retentit au loin ; une sirène lointaine et oppressante résonnait, appel aux sombres desseins qu'il ne connaissait que trop bien. D'un bond il sauta sur son lit et, ouvrant son livre, tourna les pages jusqu'à une vieille gravure qui lui apporta la triste vérité qu'il ne s'avouait pas : L'image d'une vieille caserne du sud de la Roumanie, noyée dans le brouillard. Les pages s'affolèrent, s'arrêtant sur les quelques reliures blanches qui commencèrent à s'écrire : « La nuit deviendra ténèbres, le jour sombrera dans un nouvel âge où Darkness reviendra à la vie pour apporter la mort. » Une voix résonna, hurlant pour exprimer une rage furieuse et démente. De pâles images apparurent sur les murs de la pièce, des formes de malheur, de tortures, qui harcèlent l'esprit et le coeur. La lune, couleur de sang, s'inscrivait dans le noir d'encre du ciel, vide d'étoile. La buée s'étalait sur les vitres, les fines gouttelettes glissaient sur le mur pour se briser sur le sol, minuscules diamants éphémères, en un éclat bref et vif, sortaient de son souffle pour s'évanouir dans l'air gelé.

Il se blottit sur son matelas, les couvertures sur ses épaules, fouillant dans la malle de ses souvenirs pour y puiser un quelconque soutien. La sirène toujours retentissait. Il feuilletait le vieux livre, relisant les passages qui pourraient l'aider. Rien, rien ne lui revenait. Le sommeil le prenait, malgré sa tension grandissante, pesait sur ses paupières troublait ses

gestes. Les ombres se rapprochaient, il sentait leur haleine, leurs cris de colère face à cette vie qu'ils voulaient détruire. Un cri résonna dans le bâtiment, délivrance dans ce silence de marbre, un son clair et pur, celui d'un enfant. Il sortit de son lit, courant à travers les couloirs, évitant de porter son regard sur les corps étendus, vides d'âme. Le bruit se rapprochait, s'arrêtait pour reprendre de plus belle. Il ouvrit la porte de la salle d'opération. Devant lui, un enfant, assis, le regardait, semblait l'attendre. Le souffle court, il considéra le bébé, dans sa présence impossible en ce lieu suffocant. Il prit le nouveau-né dans ses bras et sortit de la salle. Peu à peu, l'espoir revint en lui, puisque la vie existait encore. Il marchait, le pas calme, et l'existence semblait revenir. Arrivé dans sa chambre, la douceur était revenue, les images de mort avaient quitté le lieu. Posant le jeune garçon, il souffla profondément. Il ne voyait plus, aucune image, pas un son. Lentement, il sentit la petite main sur sa joue, une voix résonnait, sa mémoire le quittait, son coeur s'affolait. Il tomba sur le sol, son coeur s'arrêta. Il quitta son corps, et la Darkness l'avala.

Dernière Nuit

« Fini, la vie vient de la quitter ! »

Lentement, il laissa glisser le corps sur le sol, encore agité de quelques mouvements statiques, témoignage d'un coeur qui, il y a peu, battait encore du flot de la vie. Le doux visage le regardait, ses yeux fixés dans un vide rempli de l'éclat de la mort. Il lui donna un dernier baiser, sortit de la chambre calmement.

Il marchait à présent le long du boulevard, perdu dans les souvenirs de cette soirée qu'il venait de passer. Sa venue dans ce bar, sombre oppressé par la masse des gens qui grouillaient à l'intérieur. La vision de cette femme, belle comme la nuit, dont les longs cheveux d'un noir de jais brillaient du reflet des lampes, avec des yeux brûlant du désir de changement, leur regard au travers de cette foule innommable, indénombrable, la longue discussion, coupée du monde, fascinante. Il savait tout d'elle, de son nom, elle avait un nom merveilleux : Milonaë, à sa vie actuelle maintenant passée, de son désespoir. Pas à pas elle s'était approchée, l'avait embrassé, longuement, des larmes coulaient le long de ses joues, humidifiant ses lèvres, laissant un goût salé, tendre et divin à ce baiser, accidentel, douloureux.

Ils étaient sortis après minuit, déambulant sur cette même portion de la ville, laissant le silence parler pour eux. Elle se sentit fatiguée, l'emmena chez elle. Il lui avoua sa vie, son existence errante, sans pays fixe, son secret, voulant qu'elle l'accompagne. Elle avait hésité, mais son désir s'était enfui il y a longtemps. Elle lui demanda une dernière requête, un acte d'amour. Alors, lentement, il la prit dans ses bras, l'embrassa dans le cou et, calmement, s'abreuva du sang de cette femme qu'il avait aimée.

Une goutte perla de son oeil, une unique larme pour elle, Milonaë, qui lui avait montré un amour désintéressé, le plus beau. La goutte roula sur sa joue, tomba sur le trottoir au milieu des feuilles.

Dernier Souffle

Souffle lent et violent, chargé de chaleur dans cette atmosphère caverneuse, comme à la fin d'un âge, un coeur bat lentement, fatigué par les années, éreinté par de nombreuses batailles, la respiration ralentie, cadencée par les soubresauts de ce sang ancien qui hurle pour retenir la vie qui s'enfuit. Il bouge encore faiblement, puisant ses dernières forces pour se sustenter, faisant reculer un peu plus cette mort qui le guette, qui monte le long de son épine dorsale, froid intense malgré la torpeur, la faucheuse s'approche de lui, un sourire léthal, pénétrant. La pupille se dilate, la paupière se fige, dans cet instant unique, magique, libérateur de la souffrance d'une longue existence, intense, pleine d'horreurs, de peurs qui défilent à nouveau devant lui.

Un sanglot monte, long, débordant de douleurs, sortant de ce souffle premier et dernier où tout commence, où tout s'efface à jamais, pour renaître dans un autre monde, d'esprits et de chimères, de douceur pour chacun. Mais son corps criait contre cela, retenant encore, le temps d'une unique larme, le battement de son coeur et le souffle de ses poumons. Glissant contre sa joue, suivant lentement la démarcation de la mâchoire, elle s'accrocha quelques secondes encore, bref instant d'équilibre dans l'oscillation perpétuelle du monde, avant de choir, frappant la pierre en une lumière éclatante, symbole de la chair dépouillée du premier don du monde. Les yeux se fermèrent, le cou fléchit et, dans un fracas sourd que tous entendirent, la longue prière d'adieu commença, ode de tristesse pour le dernier des dragons qui venait de s'éteindre, le dernier lien avec ce mythe de force et de beauté qui avaient tant fait rêver le monde.

Bref Regard

Rythme du coeur, bruyant comme un torrent frappant la vallée ; pupille dilatée vaste gouffre sans fond, mains tremblantes comme un arbre sous la tempête d'automne ; voix altérée par sa gorge, serrée par l'émotion provoquée par cette vision affreuse et merveilleuse, redoutée mais tellement désirée. Un souffle lourd, oppressé, rempli par le chagrin de ce moment ; tiraillé par ses pensées, troublé par ses yeux qui ne peuvent la quitter, enfermé dans ce monde de souffrances, torturantes, baignés par les pleurs, frappé des coups d'un amour impossible, je ne vis plus dès lors que ces yeux d'or et d'émeraude me fixent, ne laissant qu'un vague sentiment d'indifférence là où je lisais des mots d'amour et d'espoir, souvenir des mes joies d'un lointain brouillard, dense, opaque. Marche hésitante, ralentissante, oubliant le passé pour avancer, mais repartant, faisant fuir mes espoirs, me ramenant dans cet enfer quotidien, bercé de rêves possibles, irréalisables, souhaitant fuir de cet univers que je déteste chaque jour un peu plus, que j'aurais voulu améliorer mais qui me dégoûte, par l'attitude des hommes de ce monde, mais toujours admiratif des bienfaits qui peuvent être donnés. Bref retour en utopie, chute d'autant plus grande que mon malheur qui jamais ne guérit, qui toujours me suit, dans les moindres recoins de cette vie, dans chaque regard que je lance. Ma douleur transpire, mon coeur saigne, le fleuve de ma vie fuit dans la mer du passé dans laquelle je plonge malgré moi, où je revois les images qui m'apportent cette douleur.

Mes yeux se rouvrent, ma plume court toujours, mon souffle s'étale et mon coeur bat lentement, le sentiment retombe dans la brume, refroidi par le temps présent. Mais cela revient, chaque jour ; sa pensée ressurgit, le jaune et le vert de ce si beau regard me fait fondre, me fait fléchir, pour me rappeler cet amour qui brûle... Rythme du coeur, bruyant...

« Tu t'es coupé ?! »

Elle avance au rythme des marées, suivant le chemin parfois tortueux, d'autres fois rectiligne, toujours sombre. Elle court sans relâche, agité des pulsions indépendantes d'elle, plus ou moins proches, bruits sourd dans un réseau de cavernes profondes, répondu par 'écho des ramifications qui se recourent. Elle n'est pas seule, noyée dans le flot de ses semblables qui l'oppressent de toute part, l'empêchant de suivre sa propre route, revivant sans cesse le même trajet, passant toujours dans les mêmes lieux, noirs, sombres et chauds de leur présence. Jamais la chaîne ne fut rompue, ou du moins elle ne l'a jamais vu. Elle en a entendu parler, il y a longtemps, mais elle n'était pas là. Des amies à elle y étaient, et jamais elle ne les a revues ; elles doivent se sentir importantes, et elles l'évitent, quelles vantardes.

Un jour, elle a entendu que des personnes qu'elle connaissait avaient disparues on avait cherché partout, mais pas de trace nulle part. Elle s'était inquiétée, peut-être qu'un jour, elle aussi disparaîtra. Elle avait seize ans, alors qu'elle pouvait espérer aller jusqu'à 140, elle connaissait quelqu'un qui était arrivé à cet âge, elle savait tout, mais c'était il y a longtemps.

Le matin de son dix-septième anniversaire, elle vit une chose bizarre qu'elle ne connaissait pas, c'était tout blanc, elle ne pouvait regarder mais elle était attirée, poussée par les autres ; Elle s'engouffrait dans la marque brillante, elle courait sur un support bizarre, elle marchait sur ses amies et, à un moment, elle se sentit tomber. Elle eût très mal, c'était dur, elle avait plein d'amies à côté d'elle. Elle voyait maintenant, plein d'amies qui tombaient d'une grande chose, et une autre courait vers cette chose en faisant de grands gestes et en criant :

« Aaaaah ! Tu t'es coupé mon chéri ? »

Vapeur mélancolique

Seul au monde il vogue, sur cette mer de bleu et de blanc d'écumes. Il avance sans effort dans cet espace infini, rébarbatif, calmement, profitant du roulis du vent dans sa voile, doux zéphyr chaud et sec, parfois froid et humide qui le pousse vers d'autres horizons, mais pourtant toujours chez lui. Jamais repu de nouveaux décors il court vers des lieux connus ou inconnus, s'arrêtant pour contempler canyon et rivières, hommes et nature. Epiant les différences du temps, sensible aux travaux des hommes, il se repaît chaque jour des jardins et des forêts, voyant là des frères, des amis qui s'évadent du monde pour s'élever au loin, pour se détacher, prit par cette beauté. Mais leur douleur dans la plaine, ancienne forêt ancestrale, fruit de leur vie, qui leur a donné la vie, dévastée par l'homme leur fait reprendre la route, vaste groupe qui ne fait qu'un pour revoir le monde, mais qui pleurent de ces collines vides de vie, sombres, par ces peuplades qui s'étendent par delà les horizons, qui pullulent dans ces fourmilières de bétons ; Alors ils se retournent vers le bleu de la mer, coulant de longs parcours sinueux, tortueux, pour revenir l'origine du monde, malgré le temps qui coule, goutte à goutte, qui roule, pierre par pierre.

A nouveau au milieu de son monde, il pense à ce qu'il a vu, entendu et pensé. Alors, l'envie lui reprend de remonter vers ce lieu d'où il voyait tant. Le soleil brille, le réchauffe, et il remonte, se reforme et repart, s'envole vers la Terre, et sa tristesse revient quant à nouveau il traverse les villes. Difficile et impossible existence pour ce nuage condamné à pleurer la vie de la planète.

Léger comme...

Virevoltante, elle est toujours en mouvement, frôlant le sol un court instant pour repartir vers les cieux, lentement, tournoyant dans le vent léger et frais. Sans attaches au monde, elle vogue sans relâche, soumise aux aléas et aux caprices du temps. Blanche et pure, libre d'errer sans soucis, elle se balade sur les boulevards, les parcs et les quais, sans que personne ne la remarque silencieuse et discrète. Parfois on la voit, certains s'émerveillent, d'autres passent à côté, sans prendre en considération cette présence unique et magique. Quand un enfant la regarde, un rire éclate, un sourire traverse le visage si jeune alors qu'il se rapproche, victime des premières tentations, impuissant à résister face à l'attrait qui irrémédiablement l'attire. Mais les mères les retiennent, parfois les disputent, et ils repartent, laissant là celle qui aurait pu connaître autre chose que cette lourde lassitude qui lui pèse de plus en plus. Et elle retourne au souffle invisible qui devient de plus en plus froid, qui la fait trembler comme les feuilles qui tourbillonnent autour d'elle, l'enveloppant comme une couverture végétale, vivante, la protégeant des rigueurs des nuits. Au matin, le manège recommence, rengaine impossible, sordide. Elle repart au vent, secouée maltraitée voulant s'arrêter mais toujours poussée vers un but inconnu, indépendant d'elle.

Un mouvement sur le sol, une feuille insignifiante, et la pauvre s'égara, ballottée, poussée vers une fin de vie longtemps voulue mais redoutée à présent.

Elle se posa sur le liquide uniforme, miroir pour le ciel, et elle s'arrêta de bouger. Enfin calme, elle se laissa voguer sur les flots, profitant de cette quiétude, éternelle, comme elle, simple plume d'oiseau qui coule vers la mer.

Saint-Jean

Brusquement il ouvrit les yeux, le petit tiraillement dans sa moelle épinière le reprenait ; il avait peur. Il se mit sur son séant, se frotta les yeux pour chasser le sommeil, s'étira longuement. Ses mains tremblaient toujours, un tremblement instinctif, comme les animaux qui sentent l'approche d'un danger. Il était vingt heures quarante trois, son réveil ne sonnerait que dans 17 minutes, inutile de se rendormir. Il s'assit sur la chaise qui lui faisait face, s'habilla d'un pantalon noir et d'un tee-shirt blanc, prit un rapide petit déjeuner et se plongea le visage dans l'évier pour se rafraîchir. On était en été, mais la chaleur était étouffante ce soir. Il se sentait mal avec cette torpeur, et son picotement redoublait, mais malgré cela, il sortit de son appartement, bien décidé à aller travailler. Il descendit les marches et, passant la porte du rez-de-chaussé, il découvrit la cause de son pressentiment. Il n'avait pas ouvert ses stores, il n'avait pas fait attention à la mince lumière qui filtrait, mais il l'avait vu, cette lumière qu'il ne voyait pratiquement plus. Le soleil brillait haut dans le ciel limpide, trop haut pour une heure aussi tardive.

La rue était vide, personne ne sortait, sans doute étaient-ils tous apeurés. Les chiens au loin hurlaient le malheur du présent, pleurant sur le destin du monde. Un faible vent balayait le sol, faisait s'envoler les journaux abandonnés durant la dernière journée de cette ville morte. Le silence aplatisait l'air, le rendait aussi lourd que lors d'un cyclone : Chaud, immobile, sec comme au beau milieu d'un désert.

Un cri, vague de hurlements déferlant au-dessus des hommes, annonçait le début de l'éclipse. La lune faisait son apparition, se rapprochait du soleil le guettait pour le dévorer, pour se repaître de sa vie. Lentement la lumière décroissait les nuages s'aggloméraient dans le ciel, passant d'un bleu originel à une mare de sang, se confondant avec la lune qui se teintait d'écarlate. Le sol tremblait doucement, comme sous l'effet d'une respiration, les rues se craquelèrent, les bâtiments oscillaient, les bruits des crevasses naissantes couvraient les sanglots des habitants. Il courut au milieu de l'avenue pour guetter les effondrements successifs. Un à un, les immeubles sombraient dans la mer de goudron, dans un fracas dément, dans lequel les cris se disloquaient, explosions de vie vers la mort qui fauche les hommes au milieu du chaos.

Les dernières dalles foulaient le sol à ses pieds, le silence régnait à nouveau, oppressant. Distinctement, des bruits de pas replissaient les ruines, des pierres roulaient, les corps se relevaient, rampaient, marchaient au hasard. Alors un monstre issu du cauchemar des hommes sortit de la faille qui zébrait la voie. Ses têtes ressemblaient à celle d'un dragon, chacune portait sept diadèmes sur leurs cornes, sur lesquelles étaient inscrits des signes de malheur.

Il se mit à genoux, sentit les larmes inonder ses joues, pleura sur le sort du monde, pleura sur son souhait stupide de connaître l'apocalypse. Une des têtes s'approcha, le saisit par l'épaule, le secoua.

Il ouvrit les yeux ; un homme le regardait, un sourire aux lèvres.

« Encore le même rêve ? »

Oui dit-il avec hésitation.

– Ne t'inquiète pas, c'est fini, fit-il en se relevant. Il passa la porte, la referma et regarda par l'oeil de boeuf. Il allait encore hurler que la fin du monde était proche, il le savait. C'est pour cela qu'il était là, enfermé dans cette salle capitonnée, pour éviter la panique.

J'ai les oreilles qui sifflent, un de ces sifflements qui fait mal au fond du crâne. Ça siffle comme ça depuis hier, quand l'obus est tombé dans la tranchée, sur José. Il a pas eu mal, il a même pas prononcé un mot. Moi, j'ai bougé et je suis retourné au point de rassemblement et là on m'a mis en repos. Je comprends pas, j'ai pas été blessé, mais depuis j'entends pas grand chose. Pour me parler, les autres doivent écrire et moi, je réponds normalement. ça résonne dans ma tête quand je parle. Quand je vais à la cuisine, quand je marche, les autres me regardent bizarrement, ils ne me parlent même pas, et dans la cantine, ils m'évitent, je suis toujours seul quand je mange mais c'est pas très grave, les autres sont trop occupés par les combats. Quand je dors, je vois quelqu'un qui est bizarre, il a une drôle de tête et il tire sur les ennemis sans regarder. Il est pas normal ce type. Une fois, le plafond a tremblé plusieurs fois et on a dû reculer derrière le talus, c'est dommage, mais là on a plus à manger, et on peut se raser, et je dois me raser car je rentre bientôt chez moi.

C'est pas possible. J'ai peur. Je suis allé me raser, parce que je rentre bientôt, et quand je me suis regardé dans la glace, au début j'ai cru que c'était quelqu'un d'autre. Mais il y a eu une explosion et la glace s'est brisée sur la hauteur. J'ai crié, parce que mes joues étaient gonflées, sans peau dessus. J'ai plus de cheveux, j'ai un oeil qui est tout blanc et j'ai du rouge qui coule sur mes joues, ça sort de mes oreilles. Je crois que c'est du sang parce que je ne suis plus soigné. Je peux pas revenir chez moi comme ça. Je vais prendre un fusil et je vais aller tirer sur ceux qui m'ont fait ça. J'ai fait un rêve cette nuit, j'ai rêvé que celui qui est bizarre dans mon rêve, il se faisait tirer dessus, et il mourait, heureusement, c'est qu'un rêve.

Pleurs d'amour

Elle raccrocha, ses mains tremblaient, son coeur battait à tout rompre, elle était étourdie par la violence du choc. Alors même que le matin elle disait qu'elle était bien avec lui, qu'elle commençait à reprendre goût à la vie, il l'avait appelé pour lui dire que tout était fini. Cela avait été brusque, elle était restée appuyée contre le mur, en silence. Elle n'avait pas pu retenir les larmes qui roulaient sur ses joues, qui perlaient dans ses yeux, brillant comme deux obsidiennes au milieu de ce visage de nacre. Ses jambes fléchissaient, elle ne pouvait empêcher le poids de son corps et de sa peine de faire plier ses genoux. Elle s'assit sur le sol, sanglotante, ne voulant croire ce que ses oreilles lui faisaient entendre. A l'autre bout du fil, aucun son ne se fit entendre durant plusieurs secondes, puis de vagues regrets pour la douleur provoquée, une demande d'oubli, puis le silence, total. Elle mit sa tête entre ses mains, les coudes sur ses genoux, et elle pleura ; des larmes d'amours pour celui qui ne l'aimait pas. Elle resta ainsi pendant plusieurs minutes, sans bouger, à ressasser les souvenirs de ces derniers mois, avec à chaque seconde, une douleur qui grandissait. Elle se releva, vacillante, s'allongea sur son lit ; sa tête tournait, ses yeux se fermaient. Elle était fatiguée par cet effort. Elle s'endormit, fiévreuse. Elle fut assaillie par des cauchemars, par l'image de celui qu'elle aimait, qu'elle aime encore. Au réveil, les pleurs avaient cessé, mais la douleur n'en était pas moins là, incisive, torturante, elle brûlait au plus profond d'elle, rien ne la rassurait, rien ne lui permettait de changer ses pensées. Elle était vide, coquille vide lâchée dans la mer de la souffrance, elle retournait une nouvelle fois dans la solitude qu'elle ne supportait pas, qu'elle ne voulait pas. Elle prit son portable, effaça le numéro. Fini.

« Adieu ». Ce mot faisait mal, il le savait maintenant, alors que de ses doigts glissait le portable qui tomba sur l'herbe bretonne balayée par les vents. La mer ne l'apaisait pas, elle se trouvait à présent dans ses yeux, fines parcelles de l'océan noyées dans la brume des souvenirs heureux qui semblaient dans les rêves d'une vie passée. Il regagna la demeure de pierres anciennes, s'assit sur le banc de bois massif et s'égarait dans ses pensées. Il se souvenait de ses moments de joies, de leurs instants, seuls sur la plage. Il voulait pleurer mais il ne devait pas encore refouler sa rage, enfermer ses sanglots au plus profond de lui pour ne pas montrer sa tristesse. Durant l'après-midi, il sembla entre deux mondes, perdu, tel un zombie, recherchant une mort qu'il ne pouvait atteindre, isolé des autres, comme hors de son corps. Les paroles ne le touchaient pas, le silence devenait sa marque, l'emblème de la torture qui le tirait, invisible. Il marchait seul dans son corps, dans son esprit. Plus personne ne pensait à lui, il le savait ; et cette idée grandissait en lui, sauvage et implacable ; la douleur d'une perte irremplaçable. La nuit venait, s'imposait à l'extérieur et à l'intérieur de lui, ses yeux le brûlaient, mais il n'était pas encore temps. La vision revenait, la colère remontait, et les larmes s'évadèrent, frôlant les joues, explosant sur le sol. Ses mains tremblaient, son estomac lui faisait mal. Il savait, mais il ne voulait pas l'admettre, il voulait se raccrocher à ce mince fil qu'Ariane venait de lâcher, détachement de l'amour qui était. Les objets perdaient leurs couleurs, leurs formes, jusqu'à leur matière. Il ne savait plus s'il vivait, si la vie valait encore la peine d'être vécue. Les jours suivants, il n'était plus, plus rien qu'une vague ombre dans le néant, seule, désespérément seule, il errait sans but, il oubliait tout ce qui était autour de lui, il brûlait intérieurement, d'un feu de glace qui gelait ses sentiments, qui se consumaient par une passion inassouvie. Il n'était plus rien qu'une écorce vide, juste par cet « adieu » qui l'avait détruit.

Le Troubadour

Sombre, comme la nuit qui rayonne sur l'horizon, il avance lentement, tel un animal traqué. Il traverse le monde depuis son origine, apprenant les légendes, inventant des contes, faisant rêver les hommes qui croisent son chemin, leur apportant le sommeil, calme et bienfaisant. Chaque jour qui passe il rêve de ce monde qu'il a quitté, regretta la douceur de cette vie qui ne signifiait rien, qui est tout. Il souffre à chaque pas, car chaque pas le rapproche et l'éloigne de son Eden, sublime et caché, terni par son regard, embelli par son esprit tourmenté. Dans ses poches, des bobines de fil, quelques boutons et un morceau de pain s'entrechoquent au fil des mouvements de l'homme qui s'aventure sur le chemin poussiéreux, délabré par les allés et venues de cavaliers et paysans. La nuit tombe ; une à une les étoiles s'allument, illuminant le firmament, effaçant l'auberge qui se dessinait à l'orée de la forêt. Impassible, il dépassa l'aubergiste affolé par cette silhouette et pénétra la masse informe.

Sa peine, disparue par le doux bruit du ruisseau vagabondant au milieu de la végétation, se changea en douce mélancolie. Il s'imagina revenir en son pays, revoir sa douce clairière baignée de lumière alors que l'aube avançait.

Les larmes coulèrent sur ses joues, tombèrent sur ses mains craquelées par le travail de la veille. Il serra ses poings sur ses genoux, se redressa, les yeux dirigés vers la cime des arbres, cherchant un abri pour la nuit qu'il trouva.

Il se réveilla au petit matin, récupéra ses guenilles accrochées à une branche, et reparti, suivant la route, marchant le jour, dormant la nuit, à chaque journée qui naît, cherchant un chemin que jamais il ne trouvera.

Départ et espoir

Les trompettes firent chauffer l'atmosphère. Le ciel devint incandescent, vibrant de l'annonce faite aux vivants. Ce fut d'abord les fourmis, société guerrière, maîtresses du monde souterrain aux milles veines, qui arrêtaient leurs travaux, s'inclinant du plus profond de leurs galeries. Vinrent ensuite les poissons, les reptiles aquatiques et tous les habitants des fleuves et des mers, gardiens des limites du monde connu. Tous arrivèrent à la surface, faisant bouillonner les eaux du monde. De leur chant les sirènes se dressèrent sur les épaves des navires tombés, entonnant le prélude de leur accueil. Puis le ciel s'assombrit du vol des oiseaux, insectes et autres races volantes, donnant naissance aux vents suprêmes qui balayaient le monde, préparant la venue inconnue et pressentie. Alors se manifestèrent les animaux destinés à rester sur le sol. Ils grattèrent la surface, faisant remonter la poussière vers les cieux pour saluer le futur cri qui résonnera en chaque être, dans chaque recoin du monde. Un chant monta autour des animaux de toutes sortes. Les humains s'étaient agenouillés, face contre terre, murmurant prières et odes de bonheur.

La foudre fendit l'espace, déchirant la réalité. De cette faille spatiale sortit un nouveau-né, dont les yeux d'émeraude et d'or brillaient d'une intelligence infinie. Les représentants des diverses races bénirent l'enfant qui s'envola vers les nuages à l'est.

Le monde reprit son cours. Les Dieux venaient d'offrir aux espèces terrestres, leurs créations, une nouvelle idole, annonçant le changement, le départ. La liberté allait apparaître dans le cœur des hommes, faisant d'eux l'égal de leurs créateurs, mais toujours régis par cet enfant qui grandira avec eux, qui mourra avec eux. Le ciel s'azura, les nuages blanchirent et, dans un flash intense, les Dieux quittèrent cette terre pour laisser leur chance à ces créatures soit disant intelligentes.

Claustrophobie

« Une brochure publicitaire nous a finalement décidé. J'étais ravi. Un séjour de quatre jours dans une demeure perdue au milieu d'un ancien parc devenu zone balnéaire de haut standing. Je ne connaissais pas du tout cette région, je suis donc allé chercher sur internet quelques infos pour savoir ce qui pouvait apporter un peu d'activités. J'avais le choix ; entre le parc d'attraction, la piscine, les pistes cyclables, j'étais comblé. Alors que j'allais me déconnecter, j'ai remarqué un lien hypertexte pour un site que je connaissais pour relater des faits étranges, des disparitions... Je suis donc allé sur ce site, et il y avait un petit article, pas grand chose, sur des cas de folies inexplicables, il y a quelques années déjà. Je n'en ai pas parlé, mais cela m'a quand même inquiété. Et nous voilà en voiture, à quelques minutes de notre lieu de vacances. Il est 19h30 et on a toute la nuit pour s'éclater, j'ai réussi à convaincre mes parents de me laisser sortir tranquille. Cela n'a pas été de tout repos, je dois dire. Avec la tendance naturelle de mes parents de me cloîtrer dans une bulle faite de leur protection, c'est quelque peu la galère pour pouvoir me détacher cinq minutes. Mais cette fois, sous le couvert de vacances, du désir de me trouver des « camarades de jeu » pour pouvoir passer une semaine agréable, ils ont rapidement abandonné. Ils ne disent pas un mot, ma mère est à moitié abruti par la route qui défile et mon père, concentré sur le volant, fredonne l'air que nous venons d'entendre à la radio. Moi, je fais mine de dormir, pour que mon escapade nocturne soit argumentée par une route ennuyeuse et un sommeil absent.

Nous venons d'arriver, et déjà je sens que je vais me plaire ici : Un chalet toutes options, un lit deux places rien que pour moi, leur chambre de l'autre côté de l'habitation et un plan laissé par la direction indiquant les différents lieux de loisirs. Nous sommes passés devant trois ou quatre maisons, et la dernière se trouve à plusieurs centaines de mètres, autant dire que la soirée qu'ils passeront au resto sera mémorable pour moi, à condition que je trouve rapidement des personnes avec qui passer mes soirées. »

« J'ai pris la clef, et le plan au cas où, dormez tranquille. »

Le jeune homme prit sur sa gauche au bout de l'allée et, marchant d'un pas léger, s'engouffra dans les ténèbres de la nuit tombée. Les pins se voyaient à peine, perdus dans la faible luminosité que les lampadaires renvoyaient sur l'allée de sable et de graviers. Les mètres se succédaient sans que le silence ne soit troublé, seul son souffle résonnait dans les ténèbres qui l'entouraient, peu à peu. Il laissa divaguer ses yeux pour se repérer dans ce bois qu'il allait hanter pendant les prochains jours. La végétation se condensait sur son chemin, elle semblait former un rempart naturel aux assauts des étoiles, enfermant le chemin sous un toit impénétrable. Personne, il n'y avait personne sur ce chemin à présent de terre. Il jouait avec les cailloux qui croisaient sa route, tapant dans ceux qui retenaient sa vue. L'herbe ! Devant lui, la nature s'étendait, uniforme. Voulant faire demi-tour, il marcha, s'attendant à retrouver le carrefour qui n'arrivait pas. Le plan qu'il tenait était impraticable, les tracés se tordaient, alors que, terrorisé, la panique le prenait. Il continua, un autre cul-de-sac. Rien, il n'y arrivait pas. Il se mit à courir, de plus en plus vite, coupant par les bois, usant ses forces dans un combat inutile. Un mur, puis un autre, encore un autre. Rien, la peur grandissait. Ses yeux ne se posaient que sur une impasse, encore, encore et toujours, la sueur perlait, ses mains tremblaient.

Il fut retrouvé le lendemain, tapi contre un mur, délirant.

Silent Nightmare

Une sirène retentit au loin, vague, appel morbide aux légendes oubliées. Il sursauta. Les yeux ouverts, fixés sur le plafond décrépi, il sentait ses mains trembler le long de son corps. Il s'assit sur le bord de son lit, les jambes pendaient dans le vide. Son regard apeuré vagabondait dans toute la pièce, le silence faisait battre son cœur tel une horloge : Rythme régulier, bruit infernal qu'il ne pouvait arrêter. Un cri, bref et violent. Il courut à la pièce voisine, ouvrit la porte qui se referma dans un claquement sourd. Le matelas de sa fille était déchiqueté, mais elle n'était pas là, aucune marque, rien. La fenêtre était close, le mur de briques se distinguait à peine dans l'épaisse brume. Des bruits de pas résonnaient dans le couloir, d'abord lents, soudains rapides, s'éloignant. Il tourna la poignée, poussa lentement le battant. Il sursauta : le corridor était imprégné. Le sang qui coulait semblait bouillir, sortir des plaintes pour se répandre en un flot vaporeux et aqueux. Il courut à l'extérieur, dévalant les escaliers d'acier. Le bitume était froid sous ses semelles usées. Il fouillait la pénombre, il hurlait le nom de celle qu'il chérissait. Il entendit sa voix, distingua son ombre qui disparaissait dans le lointain. Il la suivit, courant à perdre haleine dans cette atmosphère humide qui lui ceignait le cœur et la vue. Un grillage bloqua son avancée, couvert de lambeaux de chair encore fumants. Il ne put empêcher un cri de sortir de sa gorge, ses genoux de fléchir : ses poignets supportaient le poids de son corps, les larmes tombaient sur la terre détrempée. Un grognement résonna, grave. Il sentit une présence, dangereuse, cruelle, qui vibrait derrière lui, qui guettait ses mouvements. Il se retourna, juste le temps de voir une forme indécise, et un voile noir tomba sur sa vue : il glissa sur le sol, inanimé.

Il se réveilla, contusionné. Il s'assit sur le rebord de la table, les mains jointes pour tenir sa tête. Son souffle devenait plus lent, plus calme, la chaleur de la pièce le réchauffait. Il inspecta le lieu du regard : Les banquettes rouge-orangées, un comptoir d'aluminium lustré sur lequel plusieurs tasses de café étaient éparpillées devant des tabourets du même métal.

L'homme fouilla les placards, sans rien trouver qui puisse subvenir à sa faim. Un bruit à l'extérieur l'alerta, une ombre passa devant la porte, un souffle froid se répandit dans la salle. Un cri perça le silence. Un hurlement dément et violent déchira la nuit, le fracas d'une masse informe contre la porte-fenêtre résonna dans le bâtiment. Il se plaqua contre le mur, accroupi, tremblant, observant cette... chose qui rampait sur le sol. Des plaies suintaient un sang noir et pâteux, de la gueule sortaient des sons inarticulés, sa peau filandreuse collait aux surfaces ; cette créature semblait sortir d'un cauchemar.

L'homme couru à travers la pièce, horrifié par cet animal de l'enfer. Il traversa la vitre brisée et se noya dans le brouillard qui s'intensifiait encore. Il avança encore, se perdant dans l'inconnu. Les bruits s'éloignaient et se rapprochaient, menaçants. Un choc lui fit perdre l'équilibre, le froid le mordit au sang. Il promena son regard sur le vide du paysage : La route était détruite. Les larmes coulèrent sur ses joues.

« Papa ?! » Il se retourna. Sa fille se tenait devant lui, les bras le long du corps, ses yeux vides. Il s'élança vers elle, la prit dans ses bras, la serra de bonheur. La jeune fille ne bougeait pas, regardait au loin, fixait la forme planante qui s'approchait d'eux, la gueule ouverte. Puis plus rien.

Création

« Mais pourquoi as-tu fait une chose pareille ? T'es vraiment trop con ! Tu viens de troubler l'ordre de la nature en faisant cela. Tu te rends compte de ton acte ? »

- Mais oui je m'en rends compte. Si j'ai fait cela, ce n'était pas sur un coup de tête. J'ai mis beaucoup de temps, réfléchi d'autant plus, car je veux que mon acte aboutisse. Nous ne sommes pas là pour rien, nous devons servir à quelque chose ici.
- Ce n'est pas une raison ! Tu as déclenché une réaction en chaîne qui va tout bouleverser. Nous étions dans un temps serein, sans qu'aucune perturbation ne trouble l'ordre établi il y a bien longtemps. Et tu viens de tout chambouler, provoquant un vrai cataclysme...
- Mais non, pour nous il n'y aura rien de changer, sinon que nous serons plus populaires. Ils dépendent totalement de nous, ils vont tout faire pour nous rendre heureux.
- Mais qu'est ce que cela t'apporte ?
- La joie ! La joie de voir une création aboutir après un long développement. Si jamais certaines choses vont mal, je m'arrangerai pour que tout redevienne comme avant. Et de toute façon, j'ai pris une échappatoire au cas où.
- Tu ne comprends pas. Que feras-tu si tu perdis le contrôle de cette entreprise idiote !?
- Tout ira bien. J'ai pensé à tout. Et puis, ça va mettre de l'animation. Tout est si morne ici.
- Je laisse tomber. Retourne à ton jeu. Mais quelque chose me dit que ce n'est pas une bonne idée et qu'ils vont sortir de ton contrôle.
- Et bien tu m'aideras, tu veux bien ?
- Okay, mais je serai plus radical que toi.
- Merci ! Regarde là, encore une autre. J'ai appelé ça « bactérie ».

Non-réciprocité

La silhouette se démarqua du couloir, marchant lentement, entourée de ses amis avec qui elle discute. Ils ne se doutent de rien, insouciant, ne sentant pas le regard qui pèse sur elle, qui s'accroche pour quelques secondes encore sur cette personne qu'il n'oublie plus depuis qu'il l'a vue, un soir d'octobre. Il guette ces secondes éphémères plus que toute autre chose, son cœur battant, chaque jour, chaque heure. Il veille sur elle ; cette obsession le fait vivre chaque fois un peu plus longtemps, chaque fois un peu moins bien. Et, à chaque fois, ses souvenirs refont surface, ses erreurs le brûlent, la peine le fait fondre en larmes, alimentant la rivière de son désespoir, profond, immense.

Et à chaque fois elle disparaît au détour d'une porte, cette fois encore ; l'étoile de cet homme s'éteint pour quelques temps, le laissant retomber dans sa sombre mélancolie. Il espère toujours, espoir vain et futile, mais qui lui donne la petite impulsion pour se lever, pour travailler, pour vivre. Il espère à nouveau pouvoir la faire rêver, comme il aimait le faire, comme elle aimait qu'il le fasse. Mais cette image s'envole dans la brume de sa mémoire qui repousse ces souvenirs chaque jour un peu plus loin ; et il marche vers son lieu de travail, soupirant de cette présence qui le laisse vide : Vide de vie, d'espoir et d'amour. Mais il pourra bientôt la revoir, il le veut de tout son être, il ne respire que pour cette idée. Il tremble à l'approche de l'heure fatidique, il sue de cette vision qu'il recherche désespérément... Chaque jour, chaque heure, chaque minute qui passe et qu'il aimerait détruire pour revenir à cette période heureuse mais naïve. Il ferme les yeux, sent ses larmes couler sur ses joues, et prend un stylo, une feuille de papier et inscrit sa nostalgie, son délit, pour partir pour survivre : l'Histoire d'un homme qui guette celle qu'il aime et qui ne l'aime pas, qu'il guette et qu'elle ignore...

Dépassement

Un regard un seul aurait pu suffire.

« Oui mon ange, on arrive bientôt. »

Mais j'ai envie que ça soit tout de suite, pas bientôt !

Regarde, la femme tendit sa montre à sa fille, derrière elle. Quand cette aiguille sera sur le Dix si on est pas arrivé, on s'arrête, d'accord ?

L'approbation fut rapide et la jeune fille reprit son aventure avec ses poupées. La radio diffusait la météo, un superbe temps s'annonçait sur la côte, puis la musique reprit son rythme lancinant. Les kilomètres défilaient, la fillette s'était endormie, tenant toujours l'héroïne de son conte dans ses bras, sa tête calée sur le côté de son réhausseur. La femme but quelques gorgées d'eau à la bouteille, l'homme tenait le volant, le regard fixé sur la route qu'il arpentait depuis près de quatre heures. Ses pauses fréquentes lui permettaient de se reposer, mais son impatience grandissait à l'approche du lieu de vacances. Plusieurs fois sa femme lui avait proposé de conduire, mais il préférait continuer la route pour pouvoir profiter au maximum de ses vacances, les seules depuis longtemps. Le soleil brillait dans son rétroviseur intérieur, lui chauffant le front.

Tout s'enchaîna rapidement. Un poids lourd, clignotant, voie de gauche et... le camion se déporta, poussant lentement le véhicule vers la rambarde de sécurité. Le conducteur semblait s'être assoupi, la tête appuyée sur la vitre gauche. Dans la voiture, l'homme essayait de lutter contre la puissance et le poids de ce mastodonte d'acier et de pétrole. Un coup de klaxon fit osciller la tête du camionneur qui sursauta en voyant le frère esquif à moitié broyé.

Un coup de volant, un deuxième choc, un retour, et une masse impossible traversa, l'espace d'un instant, la berline qui n'était plus qu'une épave.

Passement de pouvoir

Paris, 1999, 29 juillet, 21H48. Le soleil tombe sur la Seine qui coule en silence, transportant les péniches chargées de bibelots venus du monde entier pour l'occasion. Autour de l'Île de la Cité, les artificiers préparent les pyro-animations, reliant les différents modules à l'unité centrale. Dans les rues, les habitants peaufinent les décorations, le drapeau national flotte sur les bâtiments officiels, que le vent gonfle pour montrer qu'il existe. Au Louvre, les ministres, députés et autres représentants du peuples se bousculent, devant la lourde porte à double battants, gardée par une division du GIGN, hurlant leur volonté de pénétrer dans la salle. Une fine brume émane du fleuve vacillant, s'étalent sur les quais de Seine. Immédiatement les rues deviennent des festivals de lumière blanches, oranges, rouges et dorées, les fenêtres claquent, les draps sont rentrés, certains piétons maudissent ce brouillard maléfique qui s'insinue dans le dédale des rues.

Une femme se tient sur le balcon des Invalides. Son grand âge se voit sur son visage, marqué par les problèmes d'un monde, sans doute. Dans sa main est logée une autre main, plus petite, à la peau lisse et rose. La jeune fille a les mêmes yeux que la vieille personne, mais son regard vacille, comme sous le poids d'une fatigue extrême. Lentement la foule se rassemble en dessous des deux femmes, silencieuses, provoquant le froid qui descend des cieux. Le soleil vient de disparaître derrière la ligne d'horizon, dans l'encadrement de l'arc de triomphe, là où le soldat inconnu sommeille.

Les micros résonnent durant deux courtes secondes, la vieille dame s'avance d'un pas, respire longuement.

« Vous, peuple de Paris, peuple de France qui nous écoute, écoutez cette annonce : Le Roi est mort, Vive la Reine. »

Le ciel s'illumina de mille feux multicolores sur une ville devenue opaque à la lune. Les yeux de la petite fille s'écarquillent par tant de festivités, mais au coin des yeux se forment deux perles d'eau pour son père défunt.

Evasion

Son corps s'enfonçait dans le sommeil mais son esprit sautait de pensées en idées, de passé en présent. Refuser le futur, détruisant sa vie qu'il ne voulait plus il ressentait les vapeurs de l'alcool, la somnolence des médicaments, le goût âpre de la cigarette. Le noir des murs, la pénombre de la pièce, la chaleur de son être fusionnaient pour l'emmener dans l'enfer qu'il recherchait. Un vague halo l'entourait, le calmait, et là, au milieu de cette douce quiétude un être de lumière de détachait. Sa main sur son corps éteignait la mort en lui. La divine incarnation le ramenait, mais il refusa, il s'éloigna, hurla. Des mots de dégoût, de désespoir remplirent l'espace maintenant infini sur cette vie qu'il fuyait, défi impossible pour lui qui n'est plus que seul, qui ne possède ni ne revendique rien. La lumière sourit, se rapprocha pour lui prendre la main. L'intensité se réduisit, et le jeune homme put voir ce visage de bonté, de bonheur qui était le sien. Son futur le guidait, le voulait. Un sourire apparut, un rire retentit. Le présent connaissait à nouveau la joie : il ne pouvait plus. Il lâcha la main de son double, ferma les yeux qui laissèrent couler deux gouttes d'un regret improbable, et, calmement, il sentit son cœur ralentir, son souffle s'accélérer, sa vie partir, pour toujours, pour refuser le destin qui aurait pu le sauver, le guérir. Mais la décision était prise, impossible.

Il se retourna, regarda une dernière fois cette Terre qu'il ne voulait plus fouler, il s'écroula, s'effondra sur le sol, rigide et froid. Ses yeux eurent un dernier mouvement, puis se voilèrent dans un infini pur comme cet éther qu'il rejoignait.

Cuna

L'infirmière vient de partir, enfin. Elle me fatigue avec ses phrases qu'elle répète tout le temps, sans arrêt. Quand elle est là, le silence me fuit comme la peste ; mais quel bonheur de le retrouver une fois seule. J'ai une douleur atroce dans le bras droit, exactement là où elle me fait ma piqûre. Mais je ne dois pas y toucher ; à ce qu'elle dit, ça pourrait s'infecter. Tous les jours elle me le répète, me met en garde, mais la curiosité grandit en moi. Je sens le contact du ruban adhésif sur ma peau, sur mon épaule, là où se trouve la zone interdite de mon corps. Mes veines me brûlent, elles sont comme remplit d'un acide bouillant qui s'insinue dans mon corps pour me rappeler qu'il existe, que j'existe. Et je suis condamnée à rester sur ce lit, à lire, à dormir et à me nourrir, c'est tout. Mes jambes ne sont plus que de simples baguettes de bois qui peuvent se casser à chaque pas et mon visage, je ne l'ai pas vu depuis trois mois.

Il y a six mois, le médecin a diagnostiqué une maladie très rare, le syndrome de l'île de Cuna. C'est une dégénérescence cellulaire provoquée par les rayons du soleil, les UVA plus particulièrement. Ma peau était devenue marron foncé en plein hiver. J'ai dû mettre de la crème solaire pour éviter d'être cloisonnée. Pendant le printemps, il fallait que je mette, sous mes vêtements, une combinaison en aluminium pour dévier la lumière. Mais des mecs m'ont plaquée contre un mur et m'ont déchiré ma combinaison. Je me suis réveillée trois semaines plus tard, couverte de cloques cicatrisées. Certains de mes amis étaient venus me voir, j'avais plein de cadeaux. Je me suis levée pour aller boire, mais dans la salle de bain, la vitre laissait passer un mince fil de lumière. J'ai commencé à boire, profitant de la sensation de l'eau inondant ma gorge. Je me suis repenchée pour boire à nouveau, et mon corps a cédé. Je me suis réveillée en sueur, ma perfusion continuait de se répandre en moi. Le médecin m'a examiné, puis il est sorti, il est allé parler à ma mère, l'infirmière est venue et cela a été le commencement des piqûres, et de mon cloisonnement. Je pensais que cela allait durer quelques semaines, tout au plus, mais je me suis trompée, je m'en suis rapidement rendue compte. J'ai vu mon corps devenir plus faible, vu l'infirmière qui, chaque jour, vient me faire les piqûres, me donner les médicaments de plus en plus forts, qui me donnent mal au ventre. Mes amis venaient de moins en moins souvent, à cause des examens, des études, de leurs disponibilités.

J'ai envie de quitter ce lit, triste, morne, d'une blancheur létale qui me fait mal au yeux pour courir à nouveau avec le ciel pour seul toit et le vent comme murs. Je voudrais pouvoir me baigner dans cette eau mouvante qui passe devant chez moi, paresser sur l'herbe verte et humide... J'en rêve de plus en plus, j'en rêve jusqu'à en être éblouie le matin à mon réveil. Je ne vis plus, plus que pour cela, pour cette parcelle d'espoir qui me pousse à ouvrir les yeux chaque matin. Quand je regarde les informations à la télévision, je vois des personnes qui critiquent le temps qu'il fait, soupirant de l'onde qui s'abat sur le sol ou hurlant contre le soleil qui illumine les villes harassées sous la pollution. Et moi je ne peux que générer ces eaux par mes yeux et ce soleil par cet interrupteur qui compte pour moi comme le seul lien avec les heures qui passent.

J'ai essayé de vivre par moi-même, de combattre cette maladie qui m'accable, d'un poids que je ne sais plus combattre. Je suis allongée, bandée de la tête aux pieds, avec un simple espace pour que je puisse voir. Je sens mon corps bouillir de la morsure de ce soleil jaune et si beau. Mes bandages me collent à la peau, glissent sur le sol, découvrent sur ma peau les cicatrices encore jeunes de cette étoile qui me fait fondre.

La lumière s'intensifie au-dessus de moi, une lumière qui m'apaise ; je suis guérie, guérie de ce monde.

Vol du saphir

Assis sur l'herbe il regarde, l'œil hagard, cette voiture qui 'évade au loin, au coin de la rue. Les images affluent dans cet esprit tourmenté, dans ces larmes amères qui bordent ses yeux depuis plusieurs secondes. D'un battement de paupières il les chassa au fond de ses iris ; d'un mouvement de bras il réfuta les tremblements qui envahissaient ses membres. Il s'assit dans sa voiture et se dirigea vers ses amis. Il souriait, il riait, regardant ces personnes qui ne faisaient guère attention à ses silences, à ses mouvements indescriptibles qui l'agitaient.

Le soleil s'était couché, la lune répandait son doux éclat sur cette ville qui abritait le jour même une personne chère, pleine d'attention, réceptrice d'une reconnaissance mainte fois méritée. La soirée s'avavançait, l'alcool coulait dans les veines de chacun, la fumée âcre des cigarettes s'engouffrait dans les corps, mais la tristesse n'attaquait qu'un être, qu'une âme plus seule que jamais.

A nouveau seul, à nouveau orphelin il repense à son passé si heureux, à ses soirées où ils étaient seuls, à ces nuits où ils étaient si proches... Alors que tout cela était fini, bel et bien terminé, totalement. Et, à nouveau seul, à nouveau orphelin, il se laissa entraîner par cette terrible et douce tristesse qu'il avait refoulé quelques heures auparavant. Son oreiller recevait une nouvelle fois cette preuve d'amour déchue, que personne ne voyait, que personne ne réclamerait. Durant ces interminables minutes, il murmura son malheur, mordant ses lèvres, laissant le sang suinter sur le sol, lentement, goutte, après goutte. Son corps fatigué s'endormit, mais son esprit recherchait encore cette présence, cette absence, ces yeux, ses yeux, pour se plonger à nouveau dedans, pour repousser, pour retourner dans cette douce chaleur dont il ne reste qu'une lueur de ce soleil couché, pour une nuit, pour une éternité.

Vol Solitaire

Bat des ailes, voile magique qui taille l'air de tes mouvements gracieux. Pourfend les souffles d'altitudes qui croisent ton chemin, fraye ta destinée au travers des courants ascendants pour planer au-dessus des verts pâturages. Stagne sans bruit, oiseau de la nuit, pour que seule ton ombre durant la journée te trahisse. Symbole de la liberté, chacune de tes plumes est une ode aux déferlantes qui jalonnent ta route invisible. Les zéphyr langoureux soupirent de ta croisière incessante, désirant voir ces paysages paradisiaques dont jamais tu ne te lasses. Que le ciel d'azur t'accompagne ou que la pluie salvatrice t'apaise tu continues ta route sans soupir. Tu te laisses porter par le doux parfum transporté de la Terre vers tes cieux, soulageant ton coeur de la solitude millénaire.

Car tu es seul, majestueux prince. Le monde t'envie autant que tu envies le monde. Au-dessus de tous tu restes, sanglotant en silence dans ton envol éternel. Les temps se ressemblent à tous pareils pour toi qui es condamné à les voir dans ta solitude si déplaisante.

Chaque matin tu respirez l'espoir du monde duquel tu ne fais pas partie. Tu t'envoles, encore une fois, peut-être la dernière tu en serais fier, tu resplendis et à nouveau les animaux t'admirent, t'envient. Et tu accompagnes la pluie de tes larmes, car encore aujourd'hui tu sais que tu resteras seul, encore et encore. Mais le soleil revient, séchant tes larmes mais pas ton coeur, comme toujours, comme toujours.

Je voudrais vous parler...

Au bord de la Seine, un homme regarde l'eau couler en silence, sans un bruit, sans un mot. Au bord de la Seine un homme souffle vers un lieu qu'il ne connaît pas, torride, sévère. Il parle d'une femme qu'il aime encore et toujours, depuis cet instantané moment de velours. Ces ailes lui ont été coupées par une peine sans limites, dévastatrices pour cette belle reine qu'il avait aimée de ces mots, ces grands détours qui fixent les secondes pour profiter du jour avant qu'il ne se finisse, qu'il ne dépérisse. Deux ans ont suffi pour détruire ce rêve, ce lys, cette gorgone malicieuse de ténèbres pour qui il sombrait à présent, vaste tertre, puissant mal-être affreuse tempête dans cet esprit ravagé par la folie, pleurant sur cette vie qu'il rejetait, qu'il refusait dans son malheur, acculé par cette souffrance dans cette torpeur.

Il s'approcha de la barrière, sur le bord de la Seine, pensant à sa triste destinée, à son avenir qu'il ne voyait plus qu'au fond de ce fleuve tumultueux, impétueux. Ses larmes rejoignirent ce bras de mer, son corps se rapprochait de ce dangereux miroir mouvant. Un flash, le soleil qui rentre dans ses yeux, le contact froid du sol dallé sur son dos, la nuit dans son esprit.

Sa nuque sur son oreiller, son corps plongé dans un drap de soie, cette voix lui parla, son coeur s'emballa, leurs mains se joignirent et, alors qu'il embrassait son sauveur, il pensait à cette femme qui l'avait jeté et qu'il aimait toujours, bien plus que cet homme qu'il aime. Et toutes les semaines, chaque jeudi, il vient en ce lieu, proche de lui son ami, et lentement il se penche vers l'onde purificatrice mais l'homme le tire en arrière sur le même sol dallé, et là il rêve à nouveau de cette femme qu'il ne verra sans doute plus jamais, plus jamais qu'en rêve.

Li Belle Lule

Petite Libellule, elle vole de feuilles en feuilles, au bord de l'eau, au-dessus des nénuphars d'un vert d'eau, par un soleil printanier qui illumine la nature de milles feux brillants et doux. Sa vie commence, sa coquille s'est brisé ce matin, lui offrant la surprise d'ailes merveilleuses et d'une légèreté sublime, pour elle condamnée au sol, à la boue et à l'humidité pesante, oppressante. Sa finesse la fascine, sa beauté lui paraît la plus belle au monde. De ses mouvements dépendent sa couleur, d'un rouge de rubis à un vert d'émeraude, ce panache resplendissant lui donne l'idée impossible mais si enfantine que le monde lui appartient. D'autres libellules l'abordent, lui font la cour, la taquent et elle, riant aux éclats, les suit dans leurs farandoles aériennes vers un bois magnifique. Les feuillages lui font découvrir à chaque battement une nouvelle vision, un nouvel Eden. D'autres volants viennent vers elles, lui vantant sa beauté et sa souplesse. Sa joie au paroxysme la porte vers les folies les plus diverses. Mais ses jeunes voiles sont encore faibles et la fatigue la saisit. Alors elle se pose sur un roseau qui délicatement se plie pour qu'elle s'abreuve et se mire. Ses antennes tremblent légèrement, faisant vibrer l'eau de saphir sous elle. Le Liquide se teint, elle se voit telle qu'elle est, parfait miroir avant que ce nouveau-né, ce frétilant poisson ne l'embrasse pour l'éternité. Sur ce lieu où la belle se trouvait il ne reste qu'une unique goutte d'eau, en témoignage de ce meurtre terrible, celui d'une petite libellule qui se regardait, se contemplait, se satisfaisait de son allure sans prendre garde à ses codes passés : Les Poissons, c'est méchant.

Illumination

Allongé sur un lit, le visage renversé en une attitude désinvolte qui pourrait faire penser à un cadavre sans pudeur, les jambes ballottants dans le vide, seuls ses yeux trahissent son état. Sa respiration n'était qu'un souffle, à peine inaudible, tout juste perceptible, animait ce corps restreint à quelques automatismes. L'immense silence de cette transe de démence s'étend dans cette salle, d'un vide mortel, d'une stagnation effrayante, saisissant jusqu'à ce corps, mortel mais toujours animé de cette vie âcre et rance. La fleur se fane par ce temps immémorial qui a perdu jusqu'à son origine, elle se dessèche sous les premiers rayons d'une lumière qu'elle refuse avant tout. Mais de cette nostalgie divine est ressortie une mélancolie implacable, un trésor oublié par ses yeux qui n'ont jamais perdu cette beauté qui illuminait son regard de mille feux, étendards aux multiples variantes, portés par les anges pour les hommes bénis de ce miracle qu'ils ne regardent plus qu'ils ignorent mais qui depuis toujours les fascine.

La peau de nacre brille des derniers rayons de la lune ; l'azur de ces yeux insondables se fixe vers l'or qui émerge derrière les montagnes lointaines et, alors qu'un éclat plus brillant que la lune frappe le front éternel de cet être issu des ténèbres, le corps millénaire se dessèche à la vitesse de ce bonheur suprême.

Le soleil se lève, pareil à une symphonie pour accompagner vers le dernier repos ce somnambule nocturne, ni vivant ni mort, dernier romantique qui échangea son mal de vivre contre un mal de survivre, auquel il mit fin par son plus grand péché, la lumière qui embrasa la cathédrale, dernier vestige qu'il vit avant de perdre la vie pour gagner cet état maudit qu'il avait chéri, qu'il quitta pour descendre au paradis.

Et réconciliation

A ses côtés, un coeur mélancolique pleur cette absence. De ce corps observé, il ne reste qu'une flamme, et de cet observateur inconnu ne demeure qu'un gouffre toujours plus profond, toujours plus vide. Elle contemple ce rayon de soleil qui illumine cet oreiller, autrefois blanc, où reposait le sourire de celui qu'elle aimait, de celui qui l'aimait. Le feu follet s'élève en une ultime étincelle douce avant de s'envoler vers la fenêtre béante et meurtrière.

Elle resta quelques minutes, presque une éternité, à côté de cet amas de cendres volatiles, y voyant encore son amour, son ange de la nuit qui lui avait confié son désespoir, sa trahison envers la première qu'il avait aimée, au nom exquis, au regard qui l'avait envouté. Depuis, il n'avait pu oublier cet amour, partout il le voyait, elle coulait en lui sans pouvoir s'enfuir, brûlait son âme damnée de ce sentiment impur pour un être tel que lui. Les chimères l'assaillaient, prenant en son esprit l'apparence de cette nymphe divine, au nom merveilleux qui sonnait comme les cloches de ce dernier jugement, refrain où résonnait ce péché né d'une promesse, d'une caresse, avant de voir sa vie partir par celui qui venait de la rejoindre.

Elle se leva de son fauteuil de velours d'un bleu nuit étincelant. Elle rassembla les cendres millénaires, poussière de ces os, de ce corps, de cette âme, de cette éternité défigurée. Elle les posa délicatement dans cette urne funeste, où déjà d'autres résidus se trouvaient. Elle les rangea dans son sac de cuir, qu'elle attacha à ses épaules éreintées de cette attente et, sur la jetée qui ouvrait vers l'océan, elle répandit les deux corps à nouveau mêlés, d'une fusion mortelle et salutaire, pour un ultime voyage à travers le temps, sous le soleil qu'ils avaient fuit tous les deux sans peur, seulement avec leurs regrets.

Elle resta les regarder se disperser son amour et celle qu'il avait aimée plus qu'elle, autant qu'elle l'avait aimé : Milonaë

Intelligence Artificielle

Je sens les vibrations de la coque, lentes, douloureuses pour ce vaisseau. Je ressens le souffle de l'explosion qui dévaste le système, qui brûle les planètes, enflamment les poches de gaz géantes, annihile toute forme animale, végétale, minérale.

Mon vaisseau est un prototype, son matricule ne vous dirait rien. Il a été conçu pour cet usage unique et désespéré. D'une contenance de mille six cents tonnes, dans mes cales se trouve le patrimoine de l'humanité : chaque plan, chaque photo, sous toutes les coutures, à chaque étape. Les différentes sortes de plantes, d'arbres, de moisissures ; toutes les races d'oiseaux, de mammifères, de reptiles, de poissons, d'amphibiens... Chaque espèce possède deux échantillons d'ADN dans la banque de données de l'ordinateur central, ainsi que deux autres dans les compartiments frigorifiques totalement isolés des radiations. Toute la faune et la flore de la Terre se trouve en mon sein maternel, toute la vie, sans exception. J'ai aussi en mon bord des échantillons génétiques d'humains, hommes et femmes, pour les installer sur un nouveau monde.

Telle est ma mission : analyser chaque planète, chaque satellite, détecter une surface habitable pour accueillir la vie, fertiliser la terre et produire la civilisation.

Le soleil a explosé il y a quatorze ans déjà, mais les débris de la Terre et de ses soeurs sont encore chauds et toujours en mouvement. Nous sommes sortis du système solaire depuis huit ans mais le vide attendu se compose des reliques de Pluton, minuscules mais présents.

Mes créateurs m'ont envoyé il y a dix-sept ans, avec un propulseur atomique sub-luminique et un prototype ultra-luminique que je ne pouvais actionner jusque là, l'instabilité de l'espace-temps. Les contrôles sont bons...

Il y a trois ans, une planète passa les tests du scanner avec succès : Un soleil rouge se trouvant à cent douze millions de kilomètres, soixante cinq pour-cent d'eau liquide sur la surface du globe, u taux de gaz de soixante huit pour-cent d'azote, trente pour-cent d'oxygène, deux pour-cent de gaz rares. Le taux d'oxygène pourrait être problématique, mais l'impact sur la faune sera minime.

On m'a demandé avant le départ d'installer une vie sauvage avant d'y introduire l'homme. Cela fait soixante huit ans que cette planète abrite la nouvelle Terre, mais je me refuse à y ajouter l'espèce humaine. Non seulement la vie s'est installée, mais elle vit dans une harmonie parfaite, sans cette culture qui ravagea la Terre, qui extermina la nature si belle. Et si cette fois, c'était les hommes qui étaient traqués. Non, ils n'ont rien fait, ceux qui pourraient naître par ces opérations. Mes ordres sont clairs, mais on m'a donné une conscience pour juger au mieux ce qui serait bon.

Mon système commence à avoir quelques problèmes. La clairière sur laquelle je me suis posée sera bientôt couverte. D'ici une quarantaine d'années, mon réacteur sera broyé par la végétation. Après cent quatre-vingt sept ans de conflits, la réponse s'impose d'elle-même. Les hommes, pour que ma conscience vive.

Je vais bientôt m'éteindre. Les hommes ont été créés, mais ils n'ont rien fait pour réparer mes circuits, ils ne comprennent pas. Ils recommencent leur évolution.

J'ai échoué.

Douleur

Brèves palpitations d'un cœur
Qui souffre d'une douleur
Inconnue du monde extérieur.
Longue langueur de l'esprit limité
Par la chair imparfaite de l'homme mortel,
Le corps souhaite une liberté
Purificatrice, mais l'âme lutte
Contre cette mort annoncée, hurlant
Pour jouir de la paix qu'elle connut jadis,
Dans cet Eden d'où le couple originel
Fut banni pour avoir voulu savoir.

Mais cette douleur est bien réelle,
Elle se répand, lentement,
Dans chaque parcelle de ces membres.
Insidieusement les cellules frissonnent,
Guettant l'instant où
La démence s'emparera d'elles.
Alors elles connaîtront à nouveau
La folie furieuse de celles qui veulent se faire entendre.
Et le porteur de ces furies,
Pauvre erre choisi
Par le sort aveugle de la nature,
Ploie sous le poids,
Immense, ni divin, ni démoniaque,
Mais bel et bien humain,
De cette possibilité implacable :
Celle d'un signe, pour annoncer
Le départ précoce de l'être, banni de cette Terre,
A jamais.

Erreur de peur

Le soleil brûlant illumine les remparts de la ville apeurée par les ténèbres, tremblante sous le vent du Nord qui souffle dans la plaine verdoyante, qui sera bientôt le théâtre de la fin d'une cité. Les murs de la ville ont été recouverts d'huile, la porte renforcée, scellée par le goudron et l'acier.

Chacun attend le bruit du métal, les râles violents du corps meurtri le corps de renfort sonner en vain. Mais le silence oppressant reste la seule réponse aux attentes des citoyennes. Les coeurs résonnent, battent à tout rompre, les tympan sifflent sous le silence assourdissant. Aucune parole, aucun pleur ; un vieux chien hurle à la mort avant de s'allonger pour toujours au milieu de la place. En silence l'animal mort est jeté au-dessus des fortifications, sur les charognards qui attendent dans une trompeuse torpeur l'issue du combat, dont ils seront vainqueurs, malgré tout. Les piailllements s'intensifient l'animal est dépecé avec rapidité pour ne rester qu'un tas d'os blanchis par les coups de becs.

L'astre tombe derrière la vaste colline. Les étoiles brillent, lentement se dévoilent, et dans ces symboles divins les prêtres voient la mort de leur culte, la fin de cette cité encore si jeune. Mais ils se taisent, comme les autres.

L'étendard apparut au milieu de la troupe bruyante des hommes, couverts de sang, les boucliers de leurs ennemis brisés. D'un bond ils se mirent à courir, les armes aux vents ; ils sont peu mais tous les hommes sont partis sans pouvoir revenir, pas un seul. Ils sont seuls, mais prêts au combat. Les femmes attendent l'explosion des remparts pour boire le liquide divin qui mettra fin à leurs souffrances futures. Deux jeunes enflamment les flèches, envoient les traits incandescents sur la poix qui inonde les champs, prenant les hommes au corps, ravageant la chair luisante de sueur. Les râles de l'agonie résonnent, mais dans la ville la joie embrase les êtres. Puis un cri, strident, monte au-dessus des autres. Sur la plaine encore crépitante par la chaleur, un homme est sorti du brasier, tenant une tête balafmée. Dans un dernier effort il lança le trophée qui roula sur les dalles, celle d'un chef barbare qui avait annoncé sa venue pour détruire ce lieu.

Tragédie du coeur

Ses yeux le brûlaient. Il devait résister à cette impulsion qui lui murmurait de se retourner et de partir, loin, sans se retourner. Il continuait de fixer cette ombre, droit devant lui, à quelques mètres, cherchant les mots qui pouvaient exprimer sa colère. Mais les idées mouraient dans sa gorge, devenaient un souffle toujours plus oppressé, plus violent, plus... sanglotant. Pourquoi ? Comment ? Ces interrogations devenaient de plus en plus vagues, de plus en plus... central. Il exprima ces questions, un silence s'imposa de lui-même, profond et gelé, où rien ne bougeait, où tout était empli d'un vide statique, nu trouble critique qui faisait trembler le sol, des battements de coeur, sourds et rapides.

Il ne pouvait plus, elle n'y arrivait plus. Des larmes d'amour étaient apparues des sanglots de tristesse, de solitude, et de cela la vérité était venue, par des pensées, par des regrets. Cette douloureuse expression d'une réalité jusqu'alors improbable s'était réalisée. Elle ne pouvait plus, elle ne voulait plus. Mais le faire avait été longtemps au-dessus de ses forces. Elle l'avait fait, car elle ne pouvait continuer ainsi, car malgré cela, elle gardait une amitié forte pour lui.

Ses genoux fléchirent, ses mains, sa voix, tout son corps n'était plus que tremblements, plus qu'une simple feuille dans un hiver, immaculé de blanc, mais froid comme cette main qu'il serrait au fond de sa poche. Lentement, deux traits fondirent de ses yeux, roulèrent lentement vers les commissures de sa bouche sur ses lèvres devenues bleues. S'écroulant, il ferma ses paupières pour ne plus la voir, pour ne plus voir ce monde qu'il voulait fuir à tout prix. Il sentit une main sur son épaule, qui disparut aussitôt, qui n'existait pas. Les pas s'éloignaient résonnaient dans ce lieu où plus rien n'avait d'importance, où plus rien n'existait. Le dos voûté, les larmes qui s'écrasaient sur le bitume, et au centre un coeur plus vide que le néant, où plus rien ne voulait vivre, où la vie partait pour l'éternité.

Lucifer

Exilé au plus profond des entrailles de la Terre, un ange pleure sur son destin. Damnation éternelle pour celui qui a crû pouvoir devenir l'égal de Dieu alors qu'il n'est qu'un ange, déchu, dont, les ailes immaculées brûlèrent lors de son passage dans le chaos inconnu. Pris entre les roches ses souffles brûlent son corps, façonne ses yeux qui laissent couler un sang brûlant, un torrent dément qui détruit sa prison et son enveloppe. Devenu simple esprit, sa rage lui donna une nouvelle apparence, faite de flammes et ombres, plus sombre que la nuit, plus dur que son coeur pétrit dans la roche la plus rigide. D'une patience de marbre il creusa, il façonna galeries et salles, jusqu'au plus profond des entrailles de la Terre, libérant la colère de la planète qui déversa le sang bouillant, tels des fleuves, rayonnant de leur chaleur, apportant la lumière terne et violente à ce lieu nouveau et terrifiant.

De ces râles d'agonies il éleva sa tour, sombre à travers les ténèbres, et des roches amassées il créa des monstres de cauchemars, des êtres symboles de sa colère et de sa perpétuelle douleur ; mais aussi des créatures tentatrices, des esprits multiformes dont le but unique est de peupler ce monde.

L'ange déchu regarda son oeuvre. Son empire continuait de s'étendre par delà les frontières de la pierre, toujours plus vaste. Alors il leva son bras décharné vers la surface, hurlant après son ancien maître, le narguant devant son royaume qui grandissait chaque jour un peu plus, pour lui prouver qu'il avait réussi à l'imiter, qu'il l'avait égalé. Le royaume du dessous allait sortir au grand jour, déclarant la guerre à ce ciel miséricordieux soi-disant.

Etat d'un promeneur perdu

Battements, lents, sombres, sourds ; battements qui animent mon coeur, battements qui meuvent mon corps, battements qui s'effacent subitement. Cette douleur qui me fait vaciller double de grandeur avant de s'enfoncer sans candeur pour m'attirer vers ces rumeurs sans chaleur du néant imminent, dément, suffocant. Ma vie m'épuise, trouble ma vue, offre à mes mains ces spasmes nerveux qui agitent mon corps pour encore quelques minutes, avant qu'il ne retombe dans cette trombe profonde que sont mes pensées décharnées ; ma sueur perle sur mon front brûlant de ma fièvre permanente, issue de ma subite et subtile oppression d'une vague fugace qui efface ce passé que je m'efforce de sauvegarder.. De cette grande aurore qui chaque matin illumine cette Terre que je foule, je ne conçois rien d'autre qu'un halo étrange englobant un monde que je ne comprends plus. Mon stylo glisse transmet mon message dont la morale m'est inconnue, allonge ces lettres pour que mon coeur s'apaise, pour que ma solitude trouve sa plénitude et offre à mes pas un chemin où la brume se sera effacée, où mes yeux pourront à nouveau voir plus loin que ces ombres qui parsèment cette route et qui m'appellent pour m'emporter au loin où je me perdrais, où je sombrerai à jamais.

Mon trajet sera long, laborieux, teint de gris divergeant et distrayants, où cette perniciose voile gonflée d'un vent éternel repart vers l'Eden que l'homme a été contraint de quitter, cette voile qui s'évada de mon coeur pour me montrer la direction du salut divin, qui se sauve et ralenti pour me faire courir, pour me tenter par un chant lointain que je ne peux que découvrir chaque jour un peu plus, que je n'entends que d'une oreille distraite, incomplète mélodie, symphonie oppressante, délicate tempête sonore qui ne peut que me détruire pour cette paix m'offrir.

Appel à la mort

« ...d'ici quelques jours. Tout est prêt. Je ne crois pas que nous nous reverrons d'ici là. Ciao »

Il raccrocha. Le soir était tombé durant cet appel. Il avait dû rester plus d'une heure, peut-être deux. Sa chaise lui avait cassé le dos, amplifiant sa douleur déjà présente. Il s'allongea sur son lit, sans prendre le temps d'enlever ses chaussures, et laissa son regard divaguer sur le plafond fissuré de part en part, dont la blancheur était jaunie par le temps. Son matelas grinçait, il avait horreur de ce bruit, un son clinquant, stressant, qui lui provoquait une vive réaction à la mâchoire. Il ne bougeait plus, ralentissant sa respiration pour éviter le retour de cette atroce sonorité. D'un geste lent, il attrapa la télécommande et alluma son poste de télévision.

« ...Bande de Gaza, trois Palestiniens se sont fait exploser à l'approche d'un groupe militaire Israélien, aux abords d'un grand centre commercial : Douze personnes dont les trois kamikazes sont morts, cinquante neuf personnes blessées. Irak, les soldats américains ont démantelé un groupe terroriste islamique, 2 soldats ont été tués durant l'assaut. Colombie.. »

Encore et toujours la guerre. Son quotidien, comme celui des six milliards d'humains, se résumait à cela. Vivre ou entendre parler de massacres quotidiens, de famines, du combat permanent des humains contre des humains, pour des idées, pour des concepts d'idéaux qui apportaient le bonheur... Un bonheur imaginaire qui n'est qu'une utopie pour des animaux pas si intelligents que cela. La mort, toujours, partout, pour tous : Jamais de repos, plus de sommeil tranquille, depuis des années, depuis qu'il a compris que la paix n'était pas de ce monde.

« ...train. Le conducteur et le passager sont morts, aucune victime n'est à déplorer dans le TGV.

C'est la fin de ce journal merci de l'avoir suivi. Ce soir « Starship Troopers », film américain sur... »

Encore un film où la mort est présente. Encore un film avec des morts inutile. Le monde ne pense plus qu'à cela, ne vit que par cela. Il n'en pouvait plus de cette constante douleur qui lui battait la poitrine, qui l'étouffait... Téléphone.

« Oui ? ... Très bien, j'arrive tout de suite. »

Il attrapa son pardessus après avoir raccroché. Quelques secondes plus tard, il se trouvait dans la rue Saint-Etienne. Personne. La pluie lui amenait le seul bruit de ses pas, réguliers, avec un petit claquement ferreux sous sa chaussure droite, seul détail qui permettait de remarquer le léger handicap qu'il tenait depuis sa petite enfance. Pas de lumière, rien que l'éclat terne d'une lune à travers d'opaques nuages. Par intervalles réguliers, un chat errant miaulait à ses côtés, trempé, qui semblait pleurer de douleur. Mais il ne s'arrêtait pas, il l'ignorait, donnait un coup sur le sol pour faire peur à l'animal qui ne cillait pas. Des miaulements, des supplications, mais rien. Il était comme les autres, incapable de pitié, même pour un félin abattu et affamé.

Il sonna trois coups, la porte s'ouvrit, se referma derrière lui. La rue resta déserte durant plusieurs minutes, le pauvre chat s'abrita sous les marches du perron, guettant le petit rongeur qui s'hasarderait à l'extérieur. Rien. Une heure passa, une heure et demi, et la porte à nouveau laissa passer l'homme. Il reprit son chemin, du même pas, sous le même ciel qui déversait son onde bénite, lentement. Le ciel s'était assombri, la nuit avait envahi la ville, les rues, les coeurs. Il fut bousculé, poussé, maintenu au sol pendant qu'une ombre lui fouillait les poches. Mais il n'avait rien. Les pas s'enfuyaient, il se releva, rentra chez lui, s'allongea sur son lit, calmement. Il alla se laver, chassant l'eau par l'eau, le sang par l'eau, sans rage, ni colère.

Il alla se coucher après avoir calmé sa faim.

Le soleil printanier frappa à ses paupières. Ses yeux d'un bleu clair et radieux étaient,

aujourd'hui encore, tristes, mornes. Un grattement à la porte. Le chat s'engouffra dans la pièce. Il le regarda, s'assit près de la table, miaula sa faim persistante. L'homme fouilla dans son réfrigérateur, en sortit un litre de lait et un morceau de viande rouge qu'il découpa dans une assiette. Il lui tendit. Quelques secondes s'écoulèrent durant lesquelles l'animal dévora ce pain providentiel. Rassasié, il sauta sur le lit, se roula sur lui, s'endormit. Une expression de joie se lisait sur son minois. Un ronronnement lent s'éleva dans la salle. L'homme le regarda, se détourna et passa dans l'autre partie de son appartement. La porte se referma.

Le soleil continua sa route céleste, les nuages se dissipèrent, puis s'amoncelèrent dans le ciel qui se nuançait, du bleu au pourpre, laissant l'ocre et l'écarlate pour des instants plus beaux, pour des yeux qui ne les voient pas. Le chat s'étira, se nettoya le ventre et les pattes, descendit du matelas et s'approcha de son maître éphémère. L'homme sortit de son local qu'il referma avec la clef qui se trouvait dans sa poche. Il s'installa à sa table mangea un maigre repas de pommes de terre, devant le journal télévisé.

« Des repréailles en territoire palestinien ; Synagogue brulée à Paris surveillance renforcée aux Etats-Unis, policier tué à... »

Le quotidien était là, toujours harassant, ne laissant rien d'autre qu'un vide là où avait dû se trouver de la gaieté, disparue il y a longtemps. Son repas achevé, il se coucha.

Il se réveilla en pleine nuit. Ses paupières dilatées, fixant le vide devant lui, il semblait écouter un discours qu'il était le seul à pouvoir entendre. Son buste se relâcha, son corps s'enfonça dans le moelleux du matelas, ses yeux se fermèrent.

La pluie battante le tira de son sommeil. Ce jour lui parut beau. Il s'habilla prestement, passa cinq coups de téléphones rapides où seulement quelques mots furent échangés. Il retourna s'isoler quelques minutes, et ressortit muni d'une valise noire qu'il tenait à la main droite. Il s'approcha du chat, la caressa lentement, sa tête proche de celle de l'animal ; il se redressa, prit sa valise et sortit.

Les gouttes d'eau frappaient sa capuche, rebondissaient pour aller gonfler le ruisseau du caniveau qui charriait les immondices laissées, là par les habitants, trop soucieux du temps. La rue Saint-Etienne était vide, encore. Il prit le même chemin que l'avant veille, sonna à la même porte qui s'ouvrit. L'ombre referma le volet de bois, puis la rouvrit, munit d'une valise identique à celle de l'homme, avec le même manteau. Ils traversèrent la ville, et à chaque étape leur rang grossissait, passant de deux à vingt, tous identiques sous leurs blousons sombres. Aucun d'eux ne parlait, tous avançaient vers un but inconnu du monde qui les voyait déambuler lentement. Le bus, vers l'aéroport. Chacun d'eux se plaça devant un guichet, pour remplir les formulaires obligatoires pour un départ vers une destination hasardeuse. Leurs valises partirent aux quatre coins du monde, avec un contenu inconnu.

Il rentra chez lui et durant une semaine, il continua sa vie, tranquillement, avec son chat, devant le journal télévisé qui déversait, quotidiennement, sa boue de morts, son brouillard de tristesse.

Le huitième jour, le soleil rayonnait. La journée passa. Mais le soir, aucune guerre, mais des morts, inexplicables, soi-disant. Les jours suivants, de montagnes de corps s'amoncelaient de part le monde des morts inconnues, des vies qui s'enfuyaient vers le chemin des âmes, vers ces cieus qui les refusaient. Les caméras montraient ces milliers de cadavres vides, alors qu'il ne voyait que ces esprits errants, partout. Au fil des jours, les journaux télévisés se turent, plus de guerre, plus d'attentat, rien que le calme, plus que le silence et la paix.

Lui aussi sentait brûler dans son coeur ce feu intérieur, symbole de sa fin proche, de son repos éternel. Il ouvrit la porte, contempla cette salle capitonnée, remplie de matériel laborantin qui lui avait permis de maltraiter un virus, pour qu'il devienne comme les humains, tuant à l'aveugle, traître, même pour ceux qui l'avaient créé. La douleur augmentait, jusqu'à provoquer un rejet de la vie par le porteur. Et là, sortant des barrières de la chair, il se trouve bloqué sur le monde, condamné à souffrir, de voir ceux qu'il aime mourir, sans pouvoir les voir. Une damnation éternelle de voir le monde sombrer dans une

anarchie animale qui n'aurait jamais dû évoluer. Le Monde. Il allait retourner à son essence première, pour chasser les blessures de la Terre, effacer la pollution.

Ses yeux s'assourdisaient. Il s'allongea sur son lit, anéanti par la douleur qui vibrait en lui, il revoyait sa vie inutile, où il n'avait été qu'un pantin dans cette société.

Le chat sauta sur son ventre. Il caressa le félin. Le petit être s'enroula sur l'homme, ferma les yeux et ronronna, calmement. L'homme se leva après avoir déposé son seul ami sur le lit ; il ouvrit le réfrigérateur, sorti un litre de lait, un morceau de viande rouge qu'il disposa sur le sol. De petits pas se dirigèrent vers ce repas de roi, et, une fois fini, il regarda son maître, allongé à terre, le souffle coupé, les yeux fixés vers le ciel qui brillait à nouveau.

Basses réflexions

Qui suis-je réellement ? Je ne peux me définir autrement qu'avec des critères humains. Mais autour de moi une prison dressée m'empêche de comprendre ce qui se trouve au plus profond de moi. Les barreaux laissent parfois passer ma vue au-delà de mon corps. Mais à ce moment, rien d'autre que le néant. Je ne vois que ceux qui, pour moi, sont le symbole de ma vie. Je ne perçois rien d'autre... Je demeure un éternel inconnu pour moi-même, car je ne suis pas celui que je parais être. Personne ne peut m'aider, rien ni personne. La seule chose que je sens en moi est cette rage froide, cette colère glaciale avec, en son centre, cet amour pour ceux que je côtoie. L'amour au coeur de la fureur, et non l'inverse. Car de cette émotion brute naît un lien indivisible entre moi et ceux qui peuplent chacune de mes cellules. Je les sens en moi, leurs émotions sont en moi.

Parasite. Oui, peut-être, mais alors un parasite qui ne squatte pas son hôte, mais qui le soutient, une semi-symbiose.

« Vivre ainsi, impossible ? Qui Sait ? »

Très bien ! Nous reverrons la semaine prochaine. D'ici là, continuez votre réflexion monsieur.

L'homme sortit de la pièce. Passant sur le palier, il se retrouva dans la rue bondée, marcha au milieu du monde, redevint un inconnu, noyé dans la rivière de la société, méconnaissable, perdu.

Le rêve inachevé

Bref éclat d'une longueur déboussolante. Je ne vois plus rien, excepté cette lumière disparate qui masque à mes yeux la réalité, et cela depuis deux semaines. Je ne perçois que quelques visages, quand je dors, alors que mes pupilles sont voilées. Des personnes qui se trouvent autour de moi, de face, de côté, de dos.

Le matin frappe à ma fenêtre, mon éblouissement reprend sa torture, comme pour faire fondre ma cornée. Rien n'y fait, seul le sommeil sème ma tranquillité, mon réveil brûle cette terre, enflamme mon âme. Durant la nuit, la vie redevient banale, et je profite de cette oasis de pénombre pour conserver avec les personnes qui peuplent mes tendres et regrettés souvenirs. Difficiles voyages quand l'issue est toute tracée. Mais j'ai découvert une sensation durant ces vagabondes promenades ; et pour l'explorer, j'ai du dormir, longtemps, très longtemps.

Malgré ma cécité, j'ai trouvé ce que je cherchais : une petite boîte cylindrique, avec un bouchon strié, une inscription en relief, presque impalpable, une partie de l'étiquette déchirée qui laissait place à une colle rugueuse, et quelques pilules qui s'entrechoquaient. C'était du valium. Ma bouteille d'eau était à mes côtés, je n'eus qu'à tendre ma main, laisser le liquide glisser sur les parois de mon oesophage et emporter deux des six dragées qu'il me restait. Le flash s'atténua, de plus en plus, et la réalité m'apparut. A mes côtés, deux de mes amis qui discutaient me regardèrent. Je vins me placer près d'eux, nous discutâmes durant un temps infini, de tout, de rien, comme l'habitude que j'avais perdue, comme si le temps s'était figé. Durant des heures, le monde fut, pour moi tel qu'il est pour le nouveau-né : magnifique, apaisant. Les paysages se succédaient sans cesse, passant d'une montagne à une mer, le sable remplaçait la neige, se mêlaient, mon imagination prenait le dessus, mes amis disparurent, la nuit envahissait une forêt millénaire, coupée de ses racines elle s'enfonçait dans la Terre, et, au loin, sur un chemin de pierres, une ombre me ramena à la lumière.

L'éblouissement me tira de mon songe. Je sentis les creux sous les yeux, le lourd combat de mes jambes contre cette gravité délirante. Impossible de bouger je ressassais ce rêve sans pouvoir trouver ce que je cherchais. La journée s'avavançait, sans savoir quelle heure il était ; je ne pouvais qu'attendre, les minutes comme des journées entières glissaient entre mes souffles, chacune de mes respirations devenait de repère de ce temps qui ne voulait pas fuir. Lentement le sang inondant mes membres rendit vie à mes jambes jusqu'alors branlantes. Je retournais m'asseoir dans le salon, en écoutant la télévision, un feuilleton ridicule qui ne faisait que peupler mon silence, reposant mon esprit assailli depuis mon retour à la réalité. Le temps passait, mon corps reprenait ses droits sur cette drogue que j'allais reprendre. Je m'y apprêtais, quand ma main se figea.

Rien n'y faisait. Ma main refusait d'apporter à ma bouche ces petites pastilles. Souffrance, elle envahissait mes doigts, voulait me faire lâcher prise, répandre ce laisser-passer vers un univers acceptable. Chacune de mes phalanges se dessoudait, le premier cachet s'écrasa sur la moquette, ma main était tendue, ouverte, avec un bouton bleu qui résistait à l'attrait du sol. Un doigt toucha la paume de ma main, décollant le médicament. Un souffle frôla mon oreille, murmurant un avertissement, puis s'échappa.

Une goutte de sueur glissa sur mon cou. Je tâtonnais le sol à la recherche des objets perdus, et ce pendant plusieurs minutes. Puis je déclarais forfait, préférant utiliser ceux qu'il me restait quitte à subir le courroux de ma mère.

Cette fois, pas de mystérieuse apparition, mes yeux purent revoir comme avant. Cette fois plus deux mais une innombrable foule de mes amis, tous ceux et toutes celles qui peuplaient mes journées, mes semaines, ma vie, et que j'ai quittés, sans les prévenir. Ils formaient un cercle que je croyais immense mais derrière chaque personne ne se trouvait qu'une infinité de reflets, tous identiques. Tous parlèrent, provoquant une vague sonore qui me jeta à terre. Des reproches, des remerciements, chaque visage exprimait un avis. Les

minutes s'enchaînaient, tout était inaudible et pourtant j'apprenais tout. Puis le silence, une voie apparut entre deux rangées et une silhouette s'avança, unique. Je ne pouvais relever ma tête, seuls ses pieds s'inscrivaient sur le sol. Je roulais à terre mon corps glissa du lit. Je sentis sous la main une pilule que j'attirais immédiatement à ma bouche. Les ténèbres s'engouffrèrent en moi. A nouveau le cercle, mais figé avant l'arrivée de l'inconnu, les reflets n'étaient plus, rien que d' uniques personnes. Le monde autour d'eux ressemblait à mes journées, aucun détail, rien qu'un vide avec, en son centre, ce cercle. Tout n'était plus que néant, sauf ces esprits qui perduraient. La foule s'écarta et à nouveau l'inconnu se dessina dans le noir. Puis la lumière.

Ce rêve m'apparaît, pas tout à fait clair, mais je commence à le comprendre. Qu'importe le lieu, le temps, la prestance, les humains ne sont pas éternels sur Terre mais ils sont présents hors de la réalité, en chacun.

Le jeune homme se releva, attrapa sa baguette d'aveugle et se dirigea vers l'escalier. Un léger craquement sous son pied le fit hésiter, le pied dans le vide, la main qui s'agrippe au néant. Le monde s'inscrit à nouveau. Au milieu du cercle il se tenait, mais une personne était à ses côtés. Il avait peur de se retourner, de reconnaître un visage qu'il avait oublié. Une voix, rien qu'un mot, et l'inconnu ne le fut plus. Plus besoin de regard, de geste ou de parole, cette âme était inscrite, elle aussi.

Il ouvrit les yeux. Tout son corps était endolori, la lumière lui brûlait le visage. La douleur lui tirait des larmes et les larmes l'avaient guéri. Il lui manquait encore une chose, une certitude... mais il savait que son rêve ne reviendrait pas.

Dernière course

Il marchait le long du chemin de terre vaguement chaotique, les pieds nus, la sueur ruisselant sur son dos vouté. Ses jambes traînaient sur le sol, brûlant de la morsure d'un soleil haut placé, dieu des temps anciens écrasant cet homme sous le poids d'une atmosphère criminelle. Trébuchant, il tomba face contre terre, son fardeau de bois s'étala, il se releva, cala sa torture sur son épaule droite et reprit son chemin, lentement. Dans sa chute, les yeux l'avaient suivi, et alors qu'il repartait, ils ne le quittaient pas, comme accroché à ses vêtements usés, presque fasciné par ce corps luisant dans la lumière du mois d'avril. Mais la course était encore longue, et l'immense courbe de la colline se dessina dans l'azur. Sans fléchir il continua, la foule se faisait plus dense, plus bruyante aussi, à son passage. A nouveau il ne put retenir ses jambes, et des hommes et des femmes s'éleva un souffle rauque. A genoux, il observait la foule enragée, les poings levés vers lui, crachant des mots incompréhensibles et, derrière eux, les champs. Il les devinait, sentait les effluves doux et amers des fleurs, des arbres et de l'humus. Il se redressa, reprit sa croix, son supplice et continua, silencieux. Le chemin serpentait sur le flanc de la colline, la chaleur devenait suffocante, atroce. Personne ne l'aidait, ne lui apportait d'eau, mais aucune rancune ne se réveillait, rien qu'un profond regret face à ces réactions... pauvres êtres pervers.

La montée s'achevait. Un sommet plat, où une allée se creusait à travers la foule, jusqu'au promontoire où il allait mourir par la main de ceux qu'il allait sauver, malgré eux, pour eux.

Répercussion

Un coeur blessé se perd dans l'horizon profond de montagnes et de lacs gelés. Un vent glacial souffle sur la lande sans lendemain, asséchant la plane aire solitaire sous un torrent de sanglots provenant d'une basse plaine liquide et solide : une glace sur laquelle se reflètent les nuages de souffrances, condamnés à flotter au gré d'un courant aléatoire et cruel. L'organe meurtri se complait dans cette lourde atmosphère d'où la vie est absente à jamais, comme les pulsations émotives qui s'enfuient au matin d'un jour sans fin. Dès lors il ne bouge plus, ne respire qu'avec peine, malgré lui, seul. Aucune image, pas un son, ni mouvement, rien que le néant de son âme qui s'inscrit dans ses yeux, ternes et voilés.

L'éclat laiteux d'une glace éternelle réverbère un soleil pâle et moribond, d'où tous rayons se sont éteints, traversant la voûte bleu pastel. Le mortel froid de cette région désertique se condense à l'approche de la nuit où la douleur s'apaise dans des images inconscientes, impossibles pour cette goule assoiffée de vie, desséchée par ce passé recherché par son invisible.

Mais soudain, au coeur d'une journée sans mouvement une étoile à aucune autre semblable luit sur la colline maudite. L'oeil, puis l'attention se fixe ; l'étoile resplendit, le sang circule dans le lit des rivières ; et, alors qu'elle étincelle de mille feux, la peur ressurgit en lui, il se referme sans remords, laissant là la douceur, laissant là l'espoir d'un retour à la vie. L'étoile dorée s'efface lentement, sans disparaître, pour faire basculer un jour ce coeur, un jour.

Retour des Dragons

Au matin du premier jour, la nature devenait, chaque seconde, plus silencieuse. L'unique souffle de vent traversait les branches d'arbres, agitant les feuilles vertes et jaunes entre elles, comme une danse désordonnée, comme un appel au temps qui passe inlassablement. Le soleil atténué par ces masses compactes rayonne toujours, jeune, constellé de marques brunes, dessinant une carte céleste ; il traverse le feuillage incandescent sans peine sans gêne, où l'unique transe dévale sans démente la voute bleutée. Aucun mouvement ne se distingue dans les plaines et les montagnes, à la surface de la mer ou dans la plus haute atmosphère. Le monde semble évanoui sous la pression de l'espace, qui tremble sous les pulsions sauvages d'une loi universelle.

Dans les villes le silence règne en maître. Les fenêtres battent au vent autour des blocs de ce béton impersonnel, maintenant immatériel, vidés de leurs âmes dessoudées, devenu gris par leur oubli par ces animaux sans vie, condamnés à la perdre à nouveau. Les feux s'alignent : rouge, vert, orange, rouge, vert... mais pas une voiture, pas un piéton, uniquement les ballots de feuilles, des sacs sans nom, roulant dans les rues stériles. A travers le monde les lumières se sont éteintes ; dans chaque quartier la nuit envahit les ruelles, sur le sol, rien ne bouge.

Dans les campagnes les gerbes de blé dans au gré du mince filet d'air doux, faisant balancer les épis au milieu des herbes folles, laissant crisser les buissons, sauvages contre les fils de fer, limites entre les terres, comme des poupées, jouets d'un destin aux mains expertes. Le silence. Rien que le silence animal autour de cette symphonie tranquille, claire. Le paysage a changé. Des plaines ont donné naissance aux collines étrangères, sur lesquelles aucun arbre, tout juste une herbe rase pousse le long des veines d'acier et de plomb.

Près de ces géants, la terre semble trembler. Elle vibre régulièrement, dans ces dômes, paradis humain face au monstre légendaire des anciens. Depuis quinze ans, les dragons sont annoncés sur la planète. Un retour après soixante-six millions d'années où ils furent oubliés.

Dans le monde, autour de ces colosses en robe, de lentes sirènes entament des chants de tristesses, pour ramener vers elles les derniers humains profitant de la fin de leur règne.

Plus rien que des plaintes, avant leur arrivée.

L'Océan. Sa surface plane se ride des courants sous-marins. Le ciel est sombre sans étoile. Une lueur flamboyante transperce la voûte, une chaleur accablante s'écrase au milieu de la masse aqueuse qui s'envole, s'échauffe, renforce les nuages et dévaste les côtes. Une déferlante magnifique, un mur impossible se dresse pour tout ravager, monstre possédé par la fureur, contrôlé par l'énergie d'une colère sans nom. Sur des dizaines de kilomètres, le désert a recouvert jusqu'aux forêts des landes, d'Afrique et d'Amérique : une stérilité sans faille.

Sous l'impact, les vibrations de rage courent le long des couches terrestres, se répercutant sur les surfaces jusqu'alors calmes. Les roches bouillonnent, fondent sous cette lourde peine de légendes oubliées.

Le monde continue sa course. Un hiver total s'installe sur la Terre, dans les airs. Le manteau retient toujours les séismes perfides, le soleil se lève sans percer la couche immense, laissant un pâle reflet de sa présence inutile. Mais à nouveau les nuages s'ouvrent pour laisser passer un deuxième envoyé. Ce roi titan gronde, fonçant droit vers le sol maudit qu'il est chargé de purifier.

Autour de lui, la Terre s'est étendue, étirée, enfoncée pour recueillir l'obole de l'univers. Sous ses marques la secousse atteint le noyau planétaire qui se fend sous tant de haine, libérant son sang plasmatique. Les failles s'ouvrent, le monde s'enfonce, englouti sous cette marée cristalline, submergée.

Deux années se sont écoulées depuis que les dragons ont remodelé la planète. La poussière du deuxième impact a réagi avec les cristaux de glace envoyés par le premier

monstre, faisant tomber sur le magma une pluie de cendres. Au fil du temps, les langues de lave se vitrifièrent, couvrant la Terre, empêchant les rayons de la toucher, stoppant la pluie qui ruisselle vers les mers asséchées. Plus d'arbre, de feuille verte et jaune, plus de buisson épars, rien d'autre qu'un miroir infini. Les collines nouvelles sont enterrées sous ce linceul rigide ; certaines éventrées par les séismes d'apocalypse, d'autres disloquées par la violence. Il ne reste plus rien du monde auparavant sans fin, plus rien qu'un amas de larmes du plus profond de l'océan au plus haut sommet. Quelques lacs disséminés, mais aucune graine pour la prendre. Ce monde restera vide, vide de vie, les collines sont scellées, à jamais.

Naissance et Renaissance

Pas encore formée, mais déjà là, elle grandit dans le ventre illusoire d'une mère inconsciente. La chaleur étouffante ne la dérange pas, elle qui vit grâce à cela. Entouré d'un liquide vaporeux, elle avance le long des veines hypothétiques durant des jours, sans changer, restant elle-même, et pourtant elle devient différente au fil du temps.

Passant entre les âmes vagabondes elle se rapproche de la Terre qui l'attend sans hâte. Alors le froid redescend sur sa peau, forme son corps, le fait tomber entre les pierres vers sa nouvelle demeure, nouveau coeur moribond qui l'accueille avec ses soeurs.

Continue alors son voyage, glissant contre les roches, s'infiltrant dans le sable, elle suit la ligne calcaire qui l'amène au milieu de la grotte où elle va se reposer, attendre que les années passent pour revoir la surface. Elle glisse contre la pointe qui s'approche du lac de ses semblables, laissant une partie d'elle sur ce pic grandissant au rythme d'un vent qu'il ne connaît pas.

Les semaines s'alignent en silence, cheminant docilement elle circule autour des roches, limpide de son voyage qui reprend sous la pression environnante. Elle remonte le cours du temps, fraye son chemin parmi les zones fragiles des couches sédimentaires. Et, après des années passées sous le couvert de l'ombre, elle redécouvre l'éblouissement de la passion solaire.

Elle recommence ce périple qu'elle a fait il y a longtemps, dans le sens opposé. tout doucement la mince ficelle s'enroule dans le lit froid et brillant, grossit au fil du temps des autres torrents, devient rivière puis fleuve, pour agrandir sa nouvelle demeure, pour s'élever encore une fois, pour retourner au-dessus du monde, patienter, se laisser aller...

Little Light...

Voici une petite histoire. Celle d'une petite lumière qui ne pouvait s'éteindre.

« Petite lumière est triste, dit-elle un matin. Petite lumière ne peut pas se reposer, elle est obligée de faire de la lumière tout le temps. C'est pas juste que Petite lumière ne puisse pas dormir. »

La Petite lumière vivait depuis longtemps, tellement qu'elle ne se souvenait plus de sa naissance. Elle virevoltait depuis cet instant où le jour lui était apparu. Elle n'avait connu que l'éclatante blancheur, jamais un instant d'ombre, pas une minute d'obscurité où se cacher. A chaque fois elle était entourée de plein de formes opaques, qui courraient après, pour être baignées d'or.

« Qui est Petite lumière pour apporter du bonheur aux gens ? »

Voilà ce qu'elle se disait, cette pauvre petite perle luminescente, ou encore :

« Est-ce que Petite lumière est la seule petite lumière ? »

Ou bien :

« Est-ce que Petite lumière sert à quelque chose ? »

Elle se sentait si seule, cette petite idole. Seule. Elle voulait se faire des amis mais elle ne savait pas faire autre chose que briller, se disait-elle. Elle voyait plein d'enfants bouger autour d'elle, mais dès qu'elle brillait assez, les enfants s'en allaient, la laissant seule. Depuis des jours, des années elle voulait des amis, comme elle, ou différents, mais des amis. Elle y pensait quand elle était au milieu de personnes : « Voulez-vous être mes amis ? » Personne ne répondait.

Un jour, durant la nuit, elle vit une autre petite lumière. Elle bougeait, elle était près d'elle. Mais quand elle voulut aller avec elle, elle se cogna. La petite lumière était toujours là, à côté d'elle. Elle se releva en même temps, s'envola en même temps, mais elle disparue d'un coup. Elle regarda partout, mais l'autre petite lumière n'était plus là.

Quelle tristesse. Pourquoi petite lumière était-elle partie ?

Elle ne la voyait plus, plus rien qu'une ombre éclairant la nuit. Elle commença à moins bien voir, mais malgré cela, toujours personne. Un soir, pâle et terne, elle vit un vent étincelant qui allait vers elle. Elle avait peur, comme lorsque l'autre petite lumière avait disparu. Elle vola pour se cacher, mais le zéphyr la rattrapa. Elle tremblait, la Petite lumière, car elle ne voulait pas être déçue à nouveau.

« Et bien, qui es-tu ? »

– Petite lumière est Petite lumière.

– Non, ce n'est pas cela. Pas : « Qu'es-tu ? » Mais « qui es-tu ? ». Le souffle s'effaça.

– Petite lumière ne comprenait pas. Quelle était la différence entre les deux questions ?

Elle chercha pendant de longs jours, entre les instants difficiles où elle devait donner d'elle même pour les autres. Elle cherchait ce que pouvait dire « Qui », mais elle ne le savait pas.

Un matin, la brise l'engloba.

« Pourquoi vis-tu ? »

– Petite lumière donne de la lumière.

– Non, ce n'est pas cela. Pas : « Que fais-tu ? » Mais « Pourquoi vis-tu ? ». L'air devint stagnant.

Petite lumière ne comprenait pas. Elle ne voyait pas la différence. Elle chercha, sans trouver de solutions.

Un nuit, la lumière diffuse réapparue.

« Qu'est ce que ça veut dire « Qui » demanda-t-elle ? »

– Qui c'est ce que tu es. Quand je te demande qui tu es, « qui » veut dire :Toi.

– C'est quoi toi ?

– Toi, c'est ton esprit, tes pensées, pas comment les autres te voient.

- Petite lumière ne comprend pas.
- Ce n'est pas grave. Un jour...
Le jour réapparut.

Petite lumière cherchait encore. Mais le voile revint quelques secondes plus tard :

- « Pourquoi vis-tu ? »
- Petite lumière vis pour donner de la lumière.
- Non, ce n'est pas cela. Il y a fonction et but.
- Petite lumière ne comprend pas.
- Ecoute : Tu es ici pour donner de la lumière, mais pourquoi es-tu ici ? C'est ça le but.
- Petite lumière... Petite lumière garda le silence. Elle ne savait pas quoi répondre.
- Ce n'est pas...
- Attend vent. Petite lumière est là pour... aimer. Le vent l'écoutait. Petite lumière est là pour aimer les autres. Pour donner de l'amour.
- Pourquoi ?
- Parce que... silence.
- Tu y es presque... Encore un peu.
- Petite lumière est là pour donner de l'amour aux formes opaques. Parce que sans amour, les formes opaques ne peuvent vivre.
- Bien. Qui es-tu ?
- Petite lumière est... celle qui donne l'amour.
- Non, dit le vent d'une voix douce et claire. Tu n'es pas celle qui donne.
- Mais alors Petite lumière est quoi ?
- Pas quoi, mais qui ?!
- Petite lumière ne comprend pas !
- Ce n'est pas grave. Bientôt.

Petite lumière était à nouveau seule. Elle ne savait plus. Mais elle savait ce qu'elle devait faire. Elle devint encore plus lumineuse qu'avant, allant de coeur en coeur transmettre l'amour qu'elle détenait.

Puis, un beau matin, elle se demanda :

« Qui est Petite lumière ? Petite lumière donne l'amour mais comment fait Petite lumière ? » Elle chercha ce qui faisait d'elle une petite lumière. D'où venait l'amour.

« Alors, as-tu trouvé ? »

- Comment Petite lumière donne l'amour alors que l'amour n'est pas avec Petite lumière ?
- Tu connais la réponse, elle est en toi.
- Petite lumière... est l'amour ?
- Pourquoi poses-tu la question ?
- Mais si Petite lumière est l'amour, elle n'est pas Petite lumière ?
- Pourquoi tu ne peux pas être les deux ? Tu es Petite lumière, tu es l'amour, les deux peuvent aller ensemble. C'est quand tu sais ce que tu es que tu peux dire : « Je suis moi. ».
- Après, qu'importe comment tu es.
- Je suis...je suis...je suis ?!
- Oui, tu es. Tu es l'amour qui va de coeur en coeur, dans les mondes de chacun. Tu es l'amour, la petite lumière qui vit en chacun.
- Je suis...une Petite lumière, l'amour.
- L'amour. Amour. Tu es l'Amour qui vient de naître au coeur de l'amour. Maintenant tu sais.

La petite lumière regarda dans une glace. Un visage, un corps. La petite lumière renaissait, et elle aimait.

Elle

La langue délicate s'écarte contre les pierres qui jalonnent la route parsemée de colliers de perles. Les notes fragiles des bijoux façonnent cette partition vaporeuse couleur d'azur, de laquelle toute vie dépend, par laquelle chaque drap s'étale, zébrant le support à chaque passage vierge. Les rêves qu'elle révèle s'alignent pour former cette marque aquatique et magnifique, celle d'une sirène aux doux reflets d'or fin qui parsèment les rires. Caraïbe vulcaine dénigrant l'univers infini aux constellations bénéfiques, la nymphe superbe s'agite sous son regard enfantin. Les galions ensemencés de lingots glissent sur ses mains, roulent en son sein démoniaque, en une quiétude minérale. Les zéphyrus vallonnent sa peau de nacre, attendant l'ultime marque de félicité. Mais la douce, la sensuelle se réveille en un sursaut diabolique, hérissant sa fureur par delà le temps, dévoilant les récifs intemporels qui arrachent la vie de ceux qui ont provoqué sa malédiction éphémère. Alors tous tremblent, tous prennent l'exacte mesure du monstre sur lequel ils ont osé se fier. Le vert de mer devient hydre aux innombrables gueules, avalant les richesses disséminées pour en faire sa parure ; puis elle reprend sa face angélique, son regard virginal. A nouveau le refrain mélancolique se fait entendre, comme un rituel indien aux dieux du temps, l'appel d'une beauté de chatte, d'une agilité mythologique. Les flots de ses yeux, cerclés d'azur, entourés d'une auréole, qui les enveloppe, qui les bercent, qui les amènent vers cette déraison.

Inspiration millénaire, invocation éthérée qui englobe les songes. Si seulement cette déesse pouvait connaître l'étendue de sa solitude, nouvelle destination pour ceux qui la contemplaient, qui la craignaient, l'adulaient? Cette idole aux larmes salées, au cœur vagabond, n'écoute pas cette supplique qui siffle sous ses pas, pour les innombrables corps qu'elle a éveillés, qu'elle a laissés s'échapper. Si seulement je pouvais lui parler, si seulement je pouvais lui étendre le voile de mon amour, pour sa détresse que je ressens, à chaque fois qu'elle me parle, qu'elle me regarde, qu'elle me foule ? Si seulement elle pouvait me donner ces quelques syllabes luisantes qui crient son souvenir délicieux ? Pourrais-je lui dévoiler ma passion née de ses courbes, pour lui dire que j'aimerais partir pour le paradis qu'elle a formé en ces nombreuses terres, pour ne jamais oublier celle qu'elle fut en mon âme, dès que je l'ai vu, allongée sur la plage de galets, brûlant sous l'éclat du soleil, son corps nu, ses lèvres sensuelles entrouvertes en une simple suggestion, un désir éternel ? La décrire un soir telle qu'elle est restée en mon cœur : Un arbre aux mille ramifications, aux mille feuilles, à l'unique sève fertile, plongeant dans le ciel, réunissant la terre et les cieux dans son regard, là où les vagues issues de sa vie, se brisent contre les falaises de sable.

La suivre encore et toujours, jusqu'au plus profond de son lit, pour me faire rouler dans les draps de ses bras, pour rester auprès d'elle jusqu'à sa disparition, dans ses pensées, dans ses vagues d'un bleu originel, dans ces lieux qu'elle baigne de sa candeur.